



N°22 · 31.05.2024 · 71. Jahrgang Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK Le quatrième mur Cinq commissions parlementaires sont diffusées depuis la mi-avril. Un bilan des sept premières semaines de livestream entre ennui et poussées polémiques S. 3	« Less gung ho » Le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel, au chevet d'un gouvernement accusé de crime contre l'humanité S. 5	„Bréissel ass dach wéi Diddeléng“ Polit-Senior Mars Di Bartolomeo will nach Europa. Mit einem Plan S. 7	WIRTSCHAFT Les prix poussent le bouchon Entre distributeurs et sommeliers, marges et coefficients, le monde du vin au restaurant est loin d'être transparent S. 11	FEUILLETON Kaffee, Konferenzen und KI Die Nationalbibliothek experimentiert mit künstlicher Intelligenz, archiviert die hiesige Digitallandschaft und verleiht Bücher. Vor allem aber ist sie ein begehrter Lernort S. 15	Foto: Sven Becker 6,00 €
---	---	---	---	--	---



Salonfähiger

IIII Peter Feist

Ob auch die ADR die Gefahr eines „Rechtsrucks“ in der EU erkenne, wollte die Journalistin von *RTL-Radio* am Freitag voriger Woche von ihrem „Invité vun der Redaktioun“ Fernand Kartheiser wissen. Und hatte vielleicht damit gerechnet, dass er zu einem Vortrag ansetzen würde, wie falsch verstanden dieser Begriff sei. Doch der ADR-Spitzenkandidat zu den Europawahlen gab ihr recht: „Ich sehe diese Gefahr.“ Er sehe allerdings auch „den Extremismus von Woken, Öko-Radikalen und Islamisten“. Seine eigene Partei würde er nicht mit Rechtsruck in Verbindung bringen. Die ADR sei einfach „méi konservativ“.

In dem Durcheinander um „Schicksalswahl“, Grünen-Bashing, den Kriegen in der Ukraine und in Gaza versucht der eloquente Ex-Diplomat Fernand Kartheiser die ADR als Mainstream-Partei zu verkaufen. Bei öffentlichen Auftritten gelingt ihm das umso besser, wenn er in einer größeren Runde sitzt und Schreihälse teilnehmen. Erzählt zum Beispiel Jean-Marie Jacoby von der Bewegung Mir d’Vollek, dass der Klimawandel von der Sonnenaktivität abhängt und nicht vom Tun der Menschen, und dass die Regierung der Ukraine „faschistisch“ sei, ist die Rolle des Schmuddelkinds vergeben. Dann kann Fernand Kartheiser in ruhigen und wohlgesetzten Worten für den Verbrennungsmotor auch nach 2035 eintreten und für Friedensverhandlungen der Ukraine mit Russland. Kann das Programm der ADR als gesunden Menschenverstand ausgeben.

Dabei ist das ADR-Programm zu den Europawahlen nicht bloß „konservativer“ als etwa das der CSV. Die Wortwahl der ADR zur „illegalen Einwanderung“ ist nicht so weit weg von der, wie sie in Deutschland die AFD benutzt. Die seit drei Wochen aufgrund eines Gerichtsbeschlusses in zweiter Instanz auch weiterhin wegen des Verdachts auf Rechtsextremismus geheimdienstlich observiert werden darf. Die AFD beschreibt in ihrem Programm „die irreguläre und illegale Masseneinwanderung aus kulturfremden Regionen nach Europa“ als etwas, das „zum Schutz unserer Freiheit, unserer Lebensweise und unserer Identität beendet werden“ müsse. Beenden will auch die ADR sie, schreibt aber statt von Identität von der „chrëschtlech Kultur“: „Mënschen, déi an Europa kommen, hunn dëst ze respektéieren a sech an hirem Behuelen un deene Referenzen ze orientéieren“ (S. 23). Das gefährliche Fremde gibt es auch bei ihr.

Fernand Kartheiser legt Wert darauf, die ADR von der AFD abzugrenzen, mit der neuerdings – und vorläufig – weder der französische Rassemblement national etwas zu tun haben will, noch die italienische Lega. Die Fraktion Identität und Demokratie im Europaparlament hat die AFD ausgeschlossen. Ideologische und programmatische Übereinstimmungen hat das natürlich nicht beseitigt. Die mit der ADR sind auch geblieben. Im *RTL*-Interview sagte Fernand Kartheiser vor einer Woche auf die Frage nach einer „Zusammenarbeit“ von ADR und AFD, das habe sich „erledigt“. Dem *Wort* erklärte er diesen Mittwoch, wo Asylverfahren in Zukunft stattfinden, sei „sekundär“. Im ADR-Wahlprogramm steht auf Seite 39 anders: „D’Behandlung vun Asyldemandë soll méiglechst systematesch baussent dem Territoire vun der EU gemach ginn.“

Die Frage, ob die ADR rechtsextrem ist, ist müßig. Sie ist ein Vektor, der extremem Gedankengut in die Gesellschaft verhilft. Sie wendet sich an ein unschuldiges Volk und verspricht ihm Schutz. Bestimmte Kreise aber scheint es nicht zu stören, dass die ADR, die vor den Europawahlen Kreide gefressen hat, an Salonfähigkeit gewinnt. Das größere Problem liegt hier. Dass CSV und DP vor einem Monat im Parlament die ADR-Motion mittrugen, „op kee Fall“ das Einstimmigkeitsprinzip im Rat zu Steuerfragen aufzugeben, hat gezeigt, dass die Regierungskoalition keine Linie hat. Oder aber die, alles zu akzeptieren, was Linke, Sozialisten und Grüne schwächt. Dass in Luxemburg der politische Richtungspfeil nach rechts zeigt, liegt bei weitem nicht nur an Fernand Kartheiser oder noch Radikaleren in der ADR. ●



Le quatrième mur

IIII Bernard Thomas

Cinq commissions parlementaires sont diffusées en livestream. Un bilan des sept premières semaines, entre ennui institutionnel et poussées polémiques



« L'IEES, à l'époque on l'appelait encore Institut d'études érotiques et sexuelles. » Barbara Agostino et Claude Meisch à la commission de l'Éducation

Félix Eischen a brisé le quatrième mur. L'ancien animateur de *RTL-Télé* regarde droit dans la caméra et sourit : « Merci fir Ären Interessi dobaussen a bis geschwënn ». On est le 16 avril, et le député CSV vient de clôturer la réunion de la commission des Médias, la première à avoir été diffusée en direct sur *chd.lu*. Elle était consacrée au budget et se déroulait comme un long fleuve tranquille. Son principal point d'intérêt, c'est lorsque Francine Closener (LSAP) évoque le risque de voir CLT-Ufa plier bagage, au plus tard une fois sa convention avec l'État venue à échéance (en 2030). La firme privée pourrait se dire : « War jo schéin hei, mee lo gi mir », craint la députée socialiste. Il ne faudrait « pas se faire de soucis », rassure la ministre déléguée Elisabeth Margue (CSV), du moins « pas à ce stade ».

Le Parlement veut se doter d'un mode de fonctionnement « plus conforme à l'image d'une Chambre des députés moderne et dynamique ». Pour la première « phase de test », cinq commissions ont été retenues, en mode « projet pilote ». Le CSV a choisi l'Environnement, l'Agriculture et les Médias, tandis que le DP a opté pour les deux ressorts de Claude Meisch, l'Éducation et le Logement. Une dizaine de réunions ont été filmées et archivées depuis. La plupart sont très peu palpitantes. Dans la commission de l'Agriculture par exemple, la coordinatrice de Luxembourg Urban Garden (Luga) présente l'exposition horticole 2025 dans une présentation PowerPoint qui dure cinquante minutes. À un moment, elle s'interrompt : « Ech si vill ze laang, oder ? » Le prochain point sur l'ordre du jour concerne l'étiquetage des œufs.

« Notre travail, c'est à 95 pour cent du simple travail qui doit être fait : C'est ça la réalité », constate le président du Parlement,

Claude Wiseler (CSV), vis-à-vis du *Land*. L'une ou l'autre réunion a pourtant donné lieu à des piques polémiques. Dans la commission de l'Éducation du 23 mai, Fred Keup (ADR) évoque la voie préparatoire et se remémore le temps où il était prof au Lycée Guillaume Kroll à Esch-sur-Alzette. Il y aurait « vu beaucoup de choses » qui auraient été « extrem schro » et « ganz haart ». Puis de balancer une citation : « Wa mir et fäerdeg bréngen, dat si eis d'Autoen net verbrennen an eis Kanner net schloen, dann hu mir scho villes erreecht ». Cette phrase, le député ADR l'attribue à l'ancien directeur d'un lycée précis. Puis il hésite : « ... ech mengen. Ech weess et net méi. Ech ka mech ieren... ». La présidente de la commission, Barbara Agostino (DP), lui demande : « Hat Dir lo eng Fro nach ? ». En mars, le président de l'ADR montrait très peu d'enthousiasme par rapport à la diffusion des commissions : « Et dierf net verkommen zu enger Selbstdarstellung », disait-il à la Chambre (tout en votant oui).

Le 17 avril, Marc Goergen a tenté de tacler François Bausch dans la commission du Logement. Le député vert vient de tenir un plaidoyer passionné pour l'imposition des plus-values foncières créées ex nihilo, par un simple acte administratif. Le Pirate réplique en l'accusant de « deux poids, deux mesures » : Dans une commune du Sud (que Goergen cite), un conseiller vert aurait vendu des terrains agricoles « pour y faire construire une station-service » : « Il fait un million d'euros de bénéfice sur la transaction ! » Bausch qualifie cette intervention de « primitivste Parteipolitik ». Le président de la commission, Gilles Baum (DP), estime que l'intervention de Goergen « ass lo net zilführend ».

[...]

Installation du micro en amont de l'assermentation des députés, le 24 octobre

[Suite de la page 3]

Deux moments ont trouvé leur chemin sur les médias sociaux. Dans la commission de l'Éducation, la libérale Barbara Agostino exprime sa nostalgie pour ses années passées à l'Institut d'études éducatives et sociales (IEES). Puis de glisser : « À l'époque, on l'appelait encore Institut d'études érotiques et sexuelles ». Assis à ses côtés, Claude Meisch est visiblement gêné : Son sourire se fige, il jette un regard ahuri vers la députée. C'est non sans fierté que celle-ci raconte au *Land* qu'on lui aurait envoyé « au moins 25 fois » la vidéo reprenant son intervention (et la réaction ministérielle). Agostino évoque sans cesse son « authenticité », quasiment comme une image de marque : « J'ai promis aux gens que je resterai Barbara, quoiqu'il arrive ».

François Bausch dit avoir immédiatement saisi que la scène qui venait de se jouer se prêtait à merveille à un clip. Le 16 mai, dans la commission jointe de l'Économie et de l'Environnement, l'ancien patron des Verts se frite avec Tom Weidig (ADR) au sujet de Cattenom. Sur la vidéo postée sur X (Twitter) par Déi Gréng, on entend le député ADR interrompre Bausch : « Cela fait quarante ans que vous faites de la panique... C'est complètement ridicule ! » « Si vous trouvez que Fukushima et Tchernobyl étaient ridicules ! », réplique Bausch. Peu avant, Weidig a revendiqué une approche « plus constructive » face aux autorités françaises. Les protestations officielles, estime-t-il, « ne servent absolument à rien » : « De Fransousen ass et komplett egal wat mir mengen ». Le Luxembourg ferait mieux de financer « des systèmes de sécurité » pour les réacteurs de Cattenom. Bausch y voit une « capitulation » face à un « risque existentiel », et ceci de la part d'un parti qui, par ailleurs, « veut tout le temps mobiliser l'armée pour défendre les intérêts nationaux ». La présidente de la commission de l'Économie, Carole Hartmann (DP), tente de calmer la situation : Il ne s'agirait pas de mener « des discussions entre députés ». (Christophe Hansen, le président de la commission de l'Environnement, fixe son portable.) Lors de la commission jointe, c'est le ministre Lex Delles (DP) qui prend *le lead*, tandis que Serge Wilmes semble presque absent, jouant avec le micro.

La publicité aura un effet disciplinaire tant sur les députés que sur les ministres. Les premiers devront arriver à temps et rester jusqu'à la fin, voire poser l'une ou l'autre question. Les seconds auront plus de mal à se cacher derrière les présentations PowerPoint de leurs conseillers. Aux hauts fonctionnaires qui préfèrent ne pas être filmés, Claude Wiseler propose de se placer dans l'angle mort des caméras. C'est ce qu'ont décidé de faire les conseillers de Claude Meisch : dans les commissions du Logement et de l'Éducation, on les entend sans les voir. (Les fonctionnaires des autres ministères apparaissent, eux, à visage découvert.) Les commissions parlementaires sont un terrain miné. Les hauts fonctionnaires y sont censés donner des réponses honnêtes aux députés, sans pour autant trahir leur supérieur hiérarchique. Entre trop dire et dire trop peu, l'exercice s'avère délicat. D'autant plus qu'ils risquent de se retrouver

« On ne doit pas fournir des informations en primauté à nos concurrents irlandais »

Gilles Baum (DP) à propos d'une éventuelle diffusion de la commission des Finances

face à leurs anciens ministres, dégradés en députés de l'opposition, mais encore dotés d'une connaissance intime des dossiers.

Certains hauts fonctionnaires craignent que la médiatisation des commissions estompe la frontière qui les sépare des politiciens. C'est la hantise du XXI^e siècle, celle de se retrouver au centre d'un *shitstorm* à cause d'un bout de phrase sorti de son contexte. Dans l'édition actuelle de *Fonction publique*, la CGFP s'en fait l'écho. Si le syndicat corporatiste n'est pas fondamentalement opposé au *livestream* des commissions, elle insiste néanmoins sur la protection de « la sphère privée » des fonctionnaires. Certains pourraient être « verunsichert » par les caméras, ce qui risquerait d'augmenter la « Fehlerquote » de leurs déclarations. Se référant à un avis du ministère de la Fonction publique, la CGFP met en garde contre de potentielles « situations de conflit », qui pourraient naître entre des fonctionnaires et des élus.

Mercredi dernier, le premier conseiller Lex Folscheid a frôlé la confrontation avec le vétéran socialiste Mars Di Bartolomeo. Assis hors-champ, le lieutenant de Meisch répond aux questions et critiques des députés. Le sujet est technique (le temps de préparation obligatoire à prêter par le personnel psycho-social) et Folscheid développe un argumentaire qu'il veut factuel, mais qu'il ponctue par des expressions comme « mir sinn ons dach wuel alleguerten eens » ou « ech denken, dass dat nëmmen normal ass ». À un moment, Folscheid lâche : « Je dois dire – et c'est bien ainsi, je l'apprécie – que nous avons passé plus de temps à en parler à la commission de la Chambre qu'avec les représentants syndicaux ». Visiblement agacé, Di Bartolomeo demande la parole : « J'ai bien compris Monsieur Folscheid ? Il n'apprécierait pas du tout qu'on en parle plus longtemps ici qu'avec les syndicats ? Hunn ech dat falsch verstan ? » Le premier conseiller éteint illico l'incendie : « Vous m'avez mal compris, Monsieur Di Bartolomeo. J'ai dit que je l'appréciais ».

Cinq commissions sont passées en *livestream*, il en reste une vingtaine. Le DP annonce déjà que certaines resteront taboues : les Affaires étrangères et la Défense, mais également

l'Économie et les Finances. « On ne doit pas fournir des informations en primauté à nos concurrents irlandais », dit le chef de la fraction libérale, Gilles Baum, au *Land*. Son homologue au CSV, Marc Spautz, ne veut « anticiper » sur les discussions : « Mais on est conscients qu'il sera difficile d'ouvrir entièrement certaines commissions. La question sera probablement si on les ferme d'office ou seulement selon l'ordre du jour, au cas par cas. » Spautz cite la commission des Finances en exemple : Les discussions budgétaires n'auraient rien de secret, mais on risquerait d'effaroucher les banques en évoquant certaines directives européennes.

À la fin de l'année, l'expérience sera évaluée par des « panels réunissant des acteurs intéressés » et « un questionnaire de satisfaction ». En attendant, le jeu entre opposition et majorité s'est porté sur le terrain des commissions jointes. Si une commission est publique et l'autre ne l'est pas, il revient aux membres de cette dernière de décider si la réunion passera en *livestream*. (Le vote se fait par mail et, assure Gilles Baum, sans « Fraktiounszwang ».) Les chefs de fraction du CSV et du DP ne cachent pas une certaine irritation : L'opposition multiplierait les demandes pour convoquer un maximum de commissions jointes. « Mir gi lo e bëssi gedréckt », dit Baum. Sous le titre « Bürger*innen von Hochwasserdiskussion ausgeschlossen », les Verts viennent ainsi de pondre un communiqué s'indignant de la non-diffusion d'une commission jointe. Marc Spautz y voit du « Gestëppels ».

« Le public n'a pas accès aux salles de réunion [des commissions] », écrit la Conférence des présidents dans son nouveau règlement. Fin 2001 débutaient les retransmissions des plénières depuis un Parlement fraîchement relooké en salon kitsch à la déco en toc. Le citoyen qui se déplace au Krautmaart pour suivre les séances se retrouve à fixer un écran. À moins d'être assis en première rangée, on n'aperçoit pas l'estrade parlementaire depuis le haut du balcon.

En matière de transparence, la Chambre vient de loin. Jusqu'en 2009, les procès-verbaux des commissions étaient ainsi gardés secrets. Pour pousser la Chambre à les publier, Déi Gréng avaient fait « fuiter » les PV sur Internet. (Un acte de piratage que Sven Clement a récemment rappelé avec admiration.) À l'époque, l'action des Verts avait choqué l'establishment. Dans le *Journal*, le libéral Gusty Graas s'offusquait d'un « manque de respect » vis-à-vis des « gängigen politischen Gepflogenheiten ». Un député aurait besoin de « Freiräume, wo sein Handeln nicht unbedingt einem öffentlichen Korsett unterworfen ist ». Les arguments n'ont guère changé. Aujourd'hui, c'est entre autre Fred Keup qui les mobilise : « Où les députés pourront-ils encore se parler ? Dans les couloirs de la Chambre ? », dit-il au *Land*. (Fin avril, le député ADR a voté contre la retransmission de la commission jointe du Logement et des Finances.) Il ne serait « pas très clair » à ses yeux où se situe la plus-value de ces retransmissions qui, d'ailleurs, n'intéresseraient pas les gens. ●



Sven Becker

La tribune des visiteurs à la Chambre

« Less gung ho »

IIII Pierre Sorlut

Le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel, au chevet d'un gouvernement soupçonné de crimes contre l'humanité

Un article paru samedi dans *The Irish Times* détaille la marche d'une poignée de pays européens vers la reconnaissance de la Palestine. Dans la logique des accords d'Oslo signés en 1993 pour aller vers une solution à deux États, la reconnaissance de l'État palestinien devait intervenir en bout de route, pour marquer une sorte de *climax*. L'attaque du Hamas le 7 octobre et la campagne de bombardements de Tsalah en représailles sur la bande de Gaza où l'organisation terroriste s'est réfugiée avec plus de 200 otages israéliens a changé la donne. Pour le gouvernement irlandais, la reconnaissance de la Palestine par au moins la moitié des États de l'UE aurait permis d'exercer une pression sur Israël, lui montrer qu'une grande partie du Vieux continent ne lui accordait plus blanc-seing pour sa politique vis-à-vis des Palestiniens. La logique arithmétique était là. Si tous les *like-minded states* (Belgique, Espagne, Irlande, Luxembourg, Portugal, Slovaquie et épisodiquement la France) avaient rejoint les sept pays membres qui ont déjà reconnu la Palestine (la plupart lorsqu'ils appartenaient au bloc soviétique), alors la majorité envisagée aurait été atteinte. Le 21 janvier, le Premier ministre irlandais a organisé un dîner à Bruxelles et il s'est rendu compte que l'enthousiasme s'étiolait dans certaines capitales. « Luxembourg's foreign minister, Jean Asselborn, was replaced by the country's former prime minister Xavier Bettel, thought by the Irish side to be less gung ho », écrit l'*Irish Times*. En effet, ce mois-ci ils ne sont plus que trois (Espagne, Irlande, Slovaquie, plus la Norvège hors-UE) à aller au bout de la démarche.

Le nouveau ministre des Affaires étrangères luxembourgeois a initié son propre chemin (tout en disant privilégier une approche coordonnée au niveau européen). Il l'a mené au Proche-Orient en janvier, pour sa première visite à l'étranger dans ses nouvelles fonctions. Il y a alors rencontré ses homologues israélien et palestinien. « Ils m'ont dit 'reviens', a-t-il expliqué ensuite (*d'Land*, 15.3.24). La deuxième visite a été programmée ces mardi et mercredi. Mais entre la planification du déplacement et le déplacement lui-même, de nombreux événements ont considérablement aliéné la pertinence de la visite.

D'abord, les deux principaux émissaires de l'autorité palestinienne se déplaçaient en Europe de l'Ouest cette semaine. Si bien que Xavier Bettel a dîné lundi à Bruxelles avec

le ministre des Affaires étrangères palestinien, Riyad Maliki, a-t-on appris du ministère ce jeudi. Voilà pourquoi à Ramallah mercredi, le Vice-Premier ministre n'a rencontré « que » le conseiller diplomatique du président palestinien et le chef de l'autorité générale des affaires civiles de l'Autorité palestinienne. Selon le communiqué envoyé à l'issue de la visite, Xavier Bettel a réaffirmé « son soutien à la Palestine, en soulignant que le Luxembourg reste attaché à une résolution du conflit sur la base de la solution à deux États qui est la seule possibilité pour atteindre une paix durable qui garantisse également la sécurité d'Israël ». Le ministre aurait également souligné son « plein soutien » (sic) à l'Autorité palestinienne, espérant qu'elle puisse « reprendre le contrôle et la gouvernance à Gaza et regagner la confiance de toute la population palestinienne ».

Problème, nous souffle un diplomate, l'Autorité palestinienne peine déjà à contrôler Ramallah et la Cisjordanie. Elle demande en outre la reconnaissance, ce qui la renforcerait par rapport au Hamas pour reprendre du poids dans la bande de Gaza et constituer un interlocuteur crédible. Interrogé mercredi soir sur *RTL*, Xavier Bettel a répété qu'il ne voyait en la reconnaissance de la Palestine qu'une « mesure symbolique ». « Eng Unerkennung vu Palästina huet bis elo näischt bruecht », prétend-il. Au *doorstep* post-conseil Affaires étrangères lundi, le ministre luxembourgeois s'est emmêlé les pinceaux pour repousser une reconnaissance que les députés promettent depuis dix ans. À la Chambre au début du mois, il était question d'accorder ses violons au niveau européen. Maintenant que d'aucuns ont passé le pas sans le Grand-Duché, il faudrait s'inscrire dans un élan international : « Also maybe in South- or Latin-America ». Or, relève le député Déi Lénk David Wagner, tous les pays sud-américains ont déjà reconnu la Palestine. « En-dehors de l'Europe, seuls 24 États, dont dix États insulaires du Pacifique ne l'ont pas encore reconnue », fustige le député de gauche dans une question parlementaire où il demande, en somme, où le ministre Bettel veut vraiment en venir. « Il me semble difficile d'envisager une dynamique internationale telle que Monsieur le ministre se l'imagine, étant donné qu'elle a déjà eu lieu mais sans le concours de la plupart des États européens, dont le Luxembourg », écrit David Wagner. Ce jeudi face au *Land*, le député rappelle qu'une reconnaissance a de l'importance parce qu'elle

donne du poids aux représentants légitimes, pour négocier la paix notamment. Elle permettrait aussi de contrer plus aisément la colonisation israélienne en Cisjordanie. Elle matérialiserait enfin, pour les Palestiniens, une contrepartie de l'Occident en échange de leur engagement pour la paix. Et l'opposition farouche du gouvernement Netanyahu à toute reconnaissance par des États occidentaux n'est-elle pas, au fond, la preuve que la démarche n'est pas symbolique ?

Entre la planification du déplacement de Xavier Bettel et le déplacement lui-même, les juridictions internationales ont aussi bougé. Le procureur de la Cour pénale internationale a demandé à ce que l'instance émette des mandats d'arrêt contre le Premier ministre, Benjamin Netanyahu, et son ministre de la Défense, Yoav Gallant, pour des crimes contre l'humanité commis dans la bande de Gaza depuis le 7 octobre, date de l'attaque du Hamas sur le territoire israélien qui vaut à trois de ses dirigeants d'être aussi visés par l'institution héritière du Tribunal de Nuremberg. Vendredi dernier, la Cour internationale de justice a enjoint Israël de cesser son intervention militaire à Rafah pour des raisons humanitaires, quatre mois avoir jugé plausible le risque de génocide dans la bande de Gaza.

Lundi, le monde entier s'est indigné qu'un missile israélien provoque l'embrasement d'un camp de réfugié en périphérie de Rafah, brûlant vives des familles entières dans leurs tentes. Aucune condamnation de la part du gouvernement luxembourgeois à la veille de la visite en Israël. « @LucFrieden@Xavier_Bettel@gouv_lu : keng Réaktioun zu Israel senger Attack op Rafah ? Votre silence est assourdissant », a tweeté Franz Fayot mardi. Face au *Land*, le député socialiste a jugé la visite sur place du ministre des Affaires étrangères « problématique ». Xavier Bettel ayant vu son homologue palestinien à Bruxelles, elle ne se justifie, d'un point de vue diplomatique, que par ses rencontres avec des représentants d'un gouvernement susceptible d'avoir commis (ou d'être en train de commettre) des crimes contre l'humanité. À quoi bon vouloir construire des ponts ? « Hier wären von der Regierung stärkere Sanktionen als nur der angekündigte Waffenlieferungs-Stopp zu erwarten, der uns ohnehin nicht direkt betrifft, falls Israel die IGH-Aufforderung ignoriert », fait valoir la députée écologiste, Sam Tanson, mercredi dans une question parlementaire.

« Difficile d'envisager une dynamique internationale comme Monsieur le ministre l'imagine, étant donné qu'elle a déjà eu lieu »

David Wagner, déi Lénk

Le ministre des Affaires étrangères a fini par condamner l'intervention meurtrière de Tsalah à Rafah dans un communiqué envoyé aux rédactions luxembourgeoises. Il y dit avoir rappelé à ses interlocuteurs israéliens l'importance de respecter le droit international. En Israël, la visite de Xavier Bettel a été spectaculairement ignorée par les médias. Seul *The Jerusalem Post* l'évoque, narrant la rencontre avec des familles d'otages en présence du ministre des Affaires étrangères, Israël Katz. Le père d'une jeune Israélienne enlevée a demandé au ministre luxembourgeois : « What would you do if your neighbors were murdering, raping and kidnapping your own citizens ». Israël Katz lui-même et son ministre passent l'entretien sous silence. Lui et Benjamin Netanyahu préfèrent mettre en exergue la présence sur la même période de l'ancienne candidate à la présidentielle américaine, Nikki Haley (qui en a profité pour dédicacer un missile de Tsalah avec la mention « Finish them »), ou du commissaire hongrois Olivér Várhelyi, connu pour sa diligence à vouloir couper les fonds aux œuvres humanitaires pour les Palestiniens. ●



Xavier Bettel, ministre des Affaires étrangères, et Majdi Khaldi, conseiller diplomatique en chef du président palestinien

B L O G



PERSONALIEN

Léon Gloden,

CSV-Innenminister, erhielt Unterstützung von Premier Luc Frieden (CSV): Es sei im In- und Ausland üblich, dass Politiker/innen per Video in den sozialen Medien über ihre Arbeit informieren. Gloden hatte sich in einem 7-er BMW filmen lassen und von seinem Alltag als Minister und zuvor als Geschäftsanwalt erzählt. Vor vier Wochen ging *Een Dag ënnerwee mam Inneminister* online. RTL fragte in einem Kommentar, ob BMW den Film wohl sponserte. Der grüne Abgeordnete Meris Sehovic und die Liberalen Corinne Cahen und Guy Arendt wollten vom Premier in parlamentarischen Anfragen wissen, ob Staatsgeld dazu diene.

Nein, erwiderte Luc Frieden am Dienstag (Foto: sb). [PF](#)

Peter Freitag,

prominenter Covid-Impfgegner und Kandidat von Mir d’Vollek zu den Europawahlen, erhielt am Dienstag vom Berufungsgerichtshof das Strafmaß in erster Instanz von sechs Monaten Gefängnis auf Bewährung und 1 000 Euro Geldstrafe bestätigt. Im September 2021 hatte Freitag auf *Facebook* Äußerungen über Xavier Bettel gemacht, die auch die Cour d’appel als Beleidigung ansieht. [PF](#)

POLITIK

Nuancen gefällig?

Den Eindruck von Déi Gréng als Verbotspartei aufrechtzuerhalten, hat im Europawahlkampf offenbar seinen Reiz. Dem auch DP-Energieminister Lex Delles nicht widerstehen konnte, als er vor zwei Wochen einem parlamentarischen Ausschuss erklärte, der Ersatz einer Öl- oder Gasheizung am Ende ihrer

Lebensdauer durch eine Wärmepumpe soll auch dann nicht zur Pflicht werden, wenn Beihilfen und gutes Zureden keine Massenbewegung zum Ersatz auslösen. Denn was er nicht erwähnte: Mit „Pflicht“ ist bisher im nationalen Energie- und Klimaplan (Pnec) nicht nur der Einbau einer Wärmepumpe oder Holzhackschnitzelheizung gemeint. Sondern auch der heute schon genutzte Hybridbetrieb von zum Beispiel Wärmepumpe und Öl- oder Gasheizung. Er kann in schlecht gedämmten Häusern nötig werden, wenn bei niedriger Außentemperatur die Wärmepumpe allein zum Heizen nicht reicht. Zur Verstärkung wird der fossile Brenner angeworfen. Die vorige Regierung plante auch, mit dem Handwerk eine Reserve an gebrauchten Öl- und Gasbrennern anzulegen: Aus ihr würden defekte Brenner ersetzt; der Einbau einer Wärmepumpe klappt nicht innerhalb von nur ein paar Tagen.

Aus all diesen Gründen ist im Pnec die Rede vom Ersatz einer fossilen Heizung durch eine, die zu mindestens 70 Prozent erneuerbare Energien nutzt. „Der Energieminister hätte darauf hinweisen können, aber diese Nuancen hätten seine

Ankündigung weniger populistisch gemacht und die vorige Regierung mit den Grünen besser dastehen lassen“, meint die grüne Abgeordnete und frühere Umweltministerin Joëlle Welfring gegenüber dem *Land*. Zur Rede stellten sie und Abgeordnetenkollege und Ex-Vizepremier François Bausch Lex Delles in der Ausschusssitzung allerdings nicht. „Wir wollten erstmal schauen, wie wir reagieren.“ Das Wirtschafts- und Energieministerium teilte dem *Land* auf Anfrage mit, der Hybridbetrieb bleibe im Pnec erhalten und die Brenner-Reserve werde „mit dem Sektor weiter analysiert“. Klar: Lex Delles wäre schlecht beraten, wenn er streichen würde, was sinnvoll ist (Foto: sb). [PF](#)

JUSTIZ

Promo Slapp

Les promoteurs ont-ils le procès facile ? Nico Arend (groupe Arend & Fischbach) poursuit en justice Déi Lénk et quatre de ses représentants pour atteinte à la vie privée et usurpation du droit à l’image. Nico Arend, qui croit s’être reconnu sur un dessin d’homme d’affaires dans une publication du

parti de gauche lors de la campagne des législatives 2023, demande 50 000 euros à Marc Baum, David Wagner, Carole Thoma et Gary Diderich. Au cours d’une conférence de presse organisée mercredi, le député Baum a dénoncé une « tentative d’intimidation et de déstabilisation » à l’approche des élections, un procès bâillon à l’image de quatre autres intentés ces dernières années contre des journalistes, dont celui de Flavio Becca contre Véronique Poujol (*Reporter*) ou celui de l’avocate Simon Reuter, fille de l’architecte-promoteur défunt, Paul Retter, contre Bernard Thomas (*d’Land*). [PSO](#)

EUROPA

Smiley/Frowney

Le Mouvement écologique est un des rares acteurs de la société civile à avoir élaboré des *Wahlprüfsteine* en amont des Européennes. L’ONG note que le « Distillierungsgrad der Programme [ist] doch sehr unterschiedlich » ; une manière polie de dire que la plupart des programmes se limitent à une série de slogans. Le Mouvéco a donc opté pour un formulaire de 24 questions censées cristalliser les positions environnementales des partis en lice. Cinq n’y ont pas donné suite : Volt, Fokus, Déi Konservativ, Zesumme-d’Bréck, mais également l’ADR. (Mir Vollek boycotte l’exercice, et se réfère à son slogan de campagne « CO₂ ass net de Problem ; d’Fuerze vun de Kéi och net ».) Le CSV, le DP, les Pirates, le LSAP, Déi Gréng, Déi Lénk et le KPL ont rempli le formulaire, c’est-à-dire qu’ils ont choisi, pour chacune des questions, un *smiley*, un *frowney* ou un visage neutre. Leurs réponses sont alignées sur la plupart des positions du Mouvéco, qui se félicite de ce « beeindruckenden Konsens in vielen Bereichen ». La réduction des pesticides, l’amélioration des conditions d’élevage, le « climate mainstreaming » des subventions, la taxation du kérosène, toutes ces revendications collectent les « ☺ » de tous les partis. Les premières divergences idéologiques émergent sur la taxation des « ultra-riches » : Le CSV et le DP y sont hostiles, tandis que les Pirates optent pour un visage neutre. À la question de savoir si l’Europe devrait abandonner les énergies fossiles « au plus tard en 2040 », le CSV répond par un visage neutre, tandis que les Pirates optent pour un « ☹ », en se référant au chapitre « Pas de politique d’interdiction pour la mobilité européenne » de leur programme. (On y lit qu’il serait « légitime de se demander » si une « Verbuetspolitik » favorise les voitures électriques ; les Pirates privilégieraient « plutôt les incitations attractives. ») [BT](#)



|||||

Wer darf was?

||||| Peter Feist

Wenn die Gebührenordnung der Ärzt/innen, die „Nomenklatur“, um neue Tarife ergänzt wird, ist das meist nur eine Formsache. Jedenfalls, wenn dafür der Entwurf für eine großherzogliche Verordnung *den Instanzewee* durchläuft. In der Nomenklaturkommission, in der Vertreter/innen von Gesundheits- und Sozialministerium, CNS und Ärzteverband sitzen, kann vorher gestritten worden sein. Doch das bleibt der Öffentlichkeit verborgen.

Manchmal aber sind die Tarifänderungen auch als Verordnungsentwurf keine Formsache. Dem neuen Gebührenkapitel für die Dermatologie bescheinigte der Staatsrat vorige Woche, potenziell verfassungswidrig zu sein. Potenziell, weil der Staatsrat zu Verordnungsentwürfen,

im Gegensatz zu Gesetzentwürfen, keine *oppositions formelles* macht, wenn er Konflikte mit übergeordneten Rechtsnormen entdeckt. Sondern zum Beispiel dezent darauf hinweist, „[que] l’article en question risque d’encourir la sanction de l’article 102 de la Constitution“. Damit ist Angreifbarkeit vor dem Verwaltungsgericht gemeint.

Im Dermatologie-Tarifgebäude sollen Ärzt/innen für bestimmte Behandlungsakte am Patienten auch Materialkosten in Rechnung stellen können. Das ist ganz üblich. Dem Staatsrat fiel auf, dass Ärzt/innen, die keine Fachleute für die Haut sind, verschiedene Materialkosten nicht abrechnen können sollen, obwohl die Behandlungsakte selbst nicht allein

für Dermatolog/innen „reserviert“ sind. Die Materialkosten für die Naht einer Wunde nach der Zerstörung oder der chirurgischen Entfernung eines Tumors auf der Haut etwa könnten nur Dermatolog/innen in Rechnung stellen. Den Eingriff selbst aber könnte jeder Arzt vornehmen und abrechnen, las der Staatsrat aus dem neuen Gebührenkapitel ab. Die Ungleichbehandlung bei der Materialkostenabrechnung verletze das in der Verfassung garantierte Gleichheitsprinzip vor dem Gesetz.

Dass eine Dermatologin einen Tumor auf der Haut entfernt, und nicht ein Psychiater oder eine Ohrenärztin, ist vermutlich sinnvoll. Doch wie der damalige CHL-Generaldirektor Romain Nati vor drei Monaten gegenüber dem *Land*

bemerkte, hat Luxemburg „ein System, das es zum Beispiel mir als Facharzt für Lungenkrankheiten nicht prinzipiell verbietet, Untersuchungen am Herzen vorzunehmen. Oder ein Kind zur Welt zu bringen“ (*d’Land*, 23.2.2024). Und das ist der Punkt: Wahrscheinlich kann man nicht davon ausgehen, dass Ärzt/innen etwas tun, wofür sie nicht qualifiziert sind. Zumal in Kliniken nicht. Aber wer was darf, legt neben Prozeduren, die es in Spitälern gibt, vor allem die Gebührenordnung mit Bestimmungen darüber fest, wer was auf eine Rechnung schreiben darf. Das kann zu Widersprüchen führen, wie der Staatsrat sie entdeckt hat. Festzuhalten bleibt, dass die Medizin hierzulande sehr frei ist. Und weit davon entfernt, eine „Staatsmedizin“ zu sein. ●

„Bréissel ass dach wéi Diddeléng“

IIII Peter Feist

Polit-Senior Mars Di Bartolomeo will nach Europa. Mit einem Plan

Vielleicht wird es eines Tages heißen, dass in den letzten Jahrzehnten kein Luxemburger Regierungsmitglied während der Arbeitszeit mehr Gepäck mit sich herumschleppte, als Mars Di Bartolomeo. In der rechten Hand eine große, prall gefüllte Aktentasche, unterm linken Arm geklemmt zwei oder drei dicke Ordner. So sah man den Düdelinger Sozialisten, Gesundheits- und Sozialminister zwischen 2004 und 2013 unter CSV-Premier Jean-Claude Juncker, quasi immer, wenn er im Dienst unterwegs war. Er selber sagt, er habe stets alles dabei haben wollen „für den Fall der Fälle“. Doch wer ihn so sah, konnte an *Schaffert* und *Dossiersmënsch* denken. Mars Di Bartolomeo ist es überhaupt nicht egal, wie er bei den Leuten ankommt. Auch heute, mit 71. Er ist ein Meister der Inszenierung und ein glänzender Taktiker. Und ja: ein *Dossiersmënsch* auch.

Minister ist elf Jahre her. Es folgten fünf Jahre Kammer-Vorsitz bis 2018. Danach ein einfaches Abgeordnetenmandat und 2023 ein weiteres. Jetzt tritt er zu den Europawahlen an. Als Anfang des Monats der „Politmonitor“ von Ilres für *Wort* und *RTL* erschien, konnte man überrascht sein: Von 16 Kandidaten zu den Wahlen am 9. Juni war Di Bartolomeo der Beliebteste. Vor dem Langzeit-Europaabgeordneten Charles Goerens (DP), dem 2019 mit Abstand Bestgewählten. Doch so überraschend ist das gar nicht. Populär ist Mars Di Bartolomeo seit mindestens 20 Jahren. Es gab bloß einen Bruch, weil Ilres ihn aus der Hitparade nahm, nachdem er kein Kammerpräsident mehr war. „Ich war sauer, jedenfalls am Anfang.“ Marc Spautz von der CSV, schiebt er nach, sei ebenfalls sauer gewesen. Auch er war 2018 aus der Hitparade gestrichen worden.

Di Bartolomeos gutes Abschneiden wirft die Frage auf, was geschieht, falls er am 9. Juni besser gewählt wird als der aktuelle LSAP-Europaabgeordnete Marc Angel, aber die Partei in Straßburg keinen zweiten Sitz erringt. „Umfragen sind Umfragen“, entgegnet er schnell, „man darf sie

In der LSAP-Fraktion hat nur er Oppositionserfahrung. Man sieht das unter anderem daran, dass er seit Geinn der neuen Kammer-Session 81 parlamentarische Anfragen gestellt hat

nicht überbewerten.“ Über Wahlausgänge spekuliert hätten Partei und Fraktion nicht, insistiert er, „das wäre unehrlich gegenüber den Wählern“. Doch einen wie ihn auf die Europaliste zu setzen, birgt für die Fraktion auch das Risiko, ihr einziges Mitglied mit Oppositions-Erfahrung zu verlieren. Was die wert ist, sieht man schon an der Zahl der parlamentarischen Anfragen: Di Bartolomeo stellte 81, seit die neue Kammer-Session begann. Der Abstand zu Yves Cruchten (50) und Dan Biancalana (48) ist durchaus groß. Und wie er im Dezember die neue CSV-Sozialministerin Martine Deprez zur Rentenreform aus der Reserve lockte, war gut durchgeführte Oppositionsarbeit. Er selber will das gar nicht so hoch hängen. „Wenn im Koalitionsvertrag steht, dass Zusatzrenten gestärkt werden sollen, aber sonst nicht viel mehr, dann frage ich natürlich nach.“ Die Kolleg/innen in der Fraktion würden solche Reflexe auch immer mehr entwickeln. Aber dann sagt er: „Ich bin ein bisschen wie der große Bruder für sie, und manchmal wäre es gar nicht schlecht, wenn sie mir öfter widersprechen würden.“ So viel für den Fall, dass er nach Europa ginge.

Apropos Renten: Mars Di Bartolomeo weiß besonders gut, wie hoch der politische Preis für Pensionsreformen sein kann. Die im öffentlichen Sektor 1998 wurde der LSAP angelastet; ein Jahr später wurde sie aus der Regierung gewählt. Nach dieser Wahl wurde Di Bartolomeo Abgeordneter. Die Rentenreform von 2012 verantwortete er. Und verlor vielleicht deshalb 2013 im Südbezirk fast jede vierte persönliche Stimme im Vergleich mit 2009. Obwohl dennoch Zweitgewählter hinter Jean Asselborn, verzichtete er auf ein Regierungsamt.

Sozialist/innen vom linken Flügel sagen, er sei einer von ihnen. Er selber meint das auch. Arbeiterklasse: Der Großvater, 1907 aus den Abruzzern nach Luxemburg eingewandert, war Bergmann in Volmerange-les-Mines: „Frontalier den anere Wee“, sagt Mars Di Bartolomeo. Der Vater war Schmelzarbeiter; bei einem Arbeitsunfall schnitt ein Blech ihm den halben Fuß ab. Sein Sohn war damals elf. Die Knochenarbeit von Großvater und Vater prägte ihn. Dass er in der Grundschule plötzlich „Spaghettisfriesser“ genannt wurde, ebenfalls. „Nur wegen meinem Familienamen.“ Der Großvater habe ihm eine gewisse „anarchistische Ader“ mitgegeben. „Mich kriegt man nicht mit Autorität, nur mit Argumenten.“

Am liebsten wäre er Grundschullehrer geworden, doch sein Notendurchschnitt der Première reicht nicht für die Aufnahme ans Institut pédagogique. Plan B ist Lycéesprof, Mars Di Bartolomeo geht an den Cours universitaire und belegt das Fach Psychologie. Doch nach dem ersten Jahr ins Ausland zu gehen, um weiterzustudieren, ist nicht sein Plan. Als ein Freund, der als Korrespondent für das *Tageblatt* arbeitet, ihm erzählt, dort würden Journalisten gesucht, versucht er das. 30 andere versuchen es auch. Die erste Reportage, die er im Selektionsverfahren schreibt, handelt

[...]



Mars Di Bartolomeo
am Dienstag in
seinem Büro in der
LSAP-Fraktion



Sven Becker



Mars Di Bartolomeo
im Herbst 2008 als
Gesundheits-
minister in der
Betriebskantine von
Goodyear in
Colmar-Berg

[Fortsetzung von Seite 7]

von „Luxemburger Vorarbeitern im Obermaschnistenverband“. Am Ende ist er unter der Handvoll, die Chefredakteur Jacques F. Poos zu Einzelgesprächen ruft. Eine Woche später kommt das Angebot zur Festanstellung als Redakteur. Di Bartolomeo nimmt an und schreibt über „alles“. Sport, Lokales, Chamber, Innenpolitik und zuletzt Außenpolitik. Es ist Anfang der Siebzigerjahre. Yom-Kippur-Krieg, Militärputsch in Chile, Nelkenrevolution in Portugal. Was Teil seiner Politisierung war. Begonnen hatte sie schon vorher, Ende der 60-er, in der Jeunesse de la ligue ouvrière, einem gemeinsamen Jugendverband von LAV und LSAP. 1972 tritt er der LSAP bei, kommt ins Nationalkomitee der Jungsozialisten. Anfang der 80-er baut er die Aktioun fir de Fridden mit auf, gegen die Stationierung von Atomraketen der Nato wie des Warschauer Pakts. Am „Plattform“-Dokument der Aktioun schreiben neben ihm auch Jean-Claude Juncker und der spätere Wort-Chefredakteur Léon Zeches mit. Beide unterzeichnen es am Ende jedoch nicht.

Es sind Kontakte und Netzwerke, die Mars Di Bartolomeo schließlich in den großen Politikbetrieb führen. 1984, nach mehr als zehn Jahren beim *Tageblatt*, wird er LSAP-Fraktionssekretär. Der damalige Sekretär Robert Goebbels, drauf und dran, Minister zu werden, bietet ihm das an, auch er war früher *Tageblatt*-Journalist. Kurz vorher, erinnert Di Bartolomeo sich, habe *Land*-Herausgeber Léo Kinsch ihm ein Angebot gemacht. Hätte der damalige Editpress-Direktor Alvin Sold gesagt: „Bleib!“, wäre Mars Di Bartolomeo beim *Tageblatt* geblieben, dessen stellvertretender Chefredakteur er mittlerweile war. Doch Sold sagt das nicht. Sondern, dass er ihn sowieso nicht halten könne. Zwei Monate später wird er Di Bartolomeo vorwerfen, die Redaktion verraten zu haben. Dass er auch John Castegnaro konsultierte, hat Sold ebenfalls übel genommen, denn der bietet Di Bartolomeo prompt an, für den OGBL zu arbeiten. Wer in Netzwerken unterwegs ist, muss mit emotionalen Fallen rechnen.

Das ist ein Risiko, das Di Bartolomeo eingeht. Es ist die andere Seite seines Leitmotivs „Panz, Häerz, Kapp a frou mat de Leit“. Wahrscheinlich fühlt nur Xavier Bettel sich ähnlich wohl als *Trottuaerspolitiker*, wie Mars Di Bartolomeo. Der sagt: „Wenn ich auf den Markt gehe, in Düdelingen oder in der Stadt, habe ich am Ende mit vielen geredet. Andere Politiker stehen zu fünft unter sich. Damit sagen sie den Leuten: Ich bin hier, damit ihr mich seht, aber bleibt mir mit euren Sorgen vom Leib.“ So dürfe Politik nicht sein.

Ob Mars Di Bartolomeo es immer so hielt und hält und in seine Politik stets einbezieht, was ihm erzählt wird, ist eine schwer zu beantwortende Frage. Einen Sinn für das Machbare hat er auch, darin ist er ein guter Taktiker. In der Regierung ab 2004 kommt das zum Tragen. Als richtigen Erfolg als Minister verbucht er heute nur die Einführung des Einheitsstatuts im Privatsektor. Gesundheits- und Rentenreform hingegen nicht. Und gerne erzählt er, wie es ihm gelang, kurz nach der Regierungsbildung zu verhindern, dass die *Mammerent* aus der Rentenksse finanziert

Eigentlich wollte er 2004 Innen- und Wohnungsbauminister werden. Mit den Ressorts in Personalunion wollte die LSAP etwas bewegen

wurde: Im Koalitionsvertrag steht das, die CSV verhandelte darüber nicht. Di Bartolomeo will es nicht, und John Castegnaro, der Ex-OGBL-Chef, den Di Bartolomeo überredet hat, mit in die Wahlen zu gehen, verlangt auf dem LSAP-Kongress, wegen der *Mammerent* auf die Koalition zu verzichten. Was Di Bartolomeo viel zu weit ginge und weshalb er zum ersten – und wie er sagt, einzigen – Mal Krach hat mit Casteg. Später in der Regierung wird er einen Dreh finden, die *Mammerent*, eine politische Kreation Jean-Claude Junckers, aus dem Staatshaushalt zu bezahlen: Aus diesem werden damals die Verwaltungskosten der Sozialkassen gedeckt. Di Bartolomeo findet, die könnten mit rein in die Tripartite-Finanzierung. Juncker stimmt zu, wissend, dass bei steigender Frauenbeschäftigungsquote mit den Jahren weniger Geld für die *Mammerent* nötig sein wird.

Dabei hatte 2004 die Ämtervergabe eigentlich anders sein sollen. Di Bartolomeo ist dabei, sein Bürgermeisteramt aufzugeben. Der Plan ist, dass Marc Zanussi ihm nachfolgt. Alex Bodry soll nach LSAP-Vorstellungen Justizminister werden, Di Bartolomeo Innen- und Wohnungsbauminister. Nach Zanussis Unfalltod opfert Bodry sich und wird Bürgermeister; Di Bartolomeo war Erstgewählter im Süden. Di Bartolomeo hat auch ein Opfer gebracht; der Zweitgewählte Jean Asselborn will Außenminister werden, was den Vizepremier mit sich bringt. „Ich hätte auch Vizepremier werden könnene, aber das war okay, Jean ist ein guter Freund.“ Ganz so einfach war es am Ende nicht; die Netzwerke sind voller emotionaler Fallen, aber 2004 ist lange her. Und kurz vor den Wahlen 2009 kann Di Bartolomeo sich, gemeinsam mit CSV-Arbeitsminister François Biltgen, als Architekt des Einheitsstatuts fühlen. Heute sagt er, das habe auch deshalb so gut geklappt, weil Biltgen, wie er, ab 1984 Fraktionssekretär war. „Wir waren beide politische Generalisten und Troubleshooter.“ Was sicher nicht übertrieben ist: In der LSAP-Fraktion war Di Bartolomeo der einzige Mitarbeiter neben zwei Halbtags-Sekretärinnen. Die CSV hat nur wenige mehr.

Dass er lieber Wohnungsbauminister geworden wäre, statt Santé & Sécu von DP-Minister Carlo Wagner zu übernehmen, liegt weniger am 130-Millionen-Euro-Defizit in der Krankenversicherung, um das der neue Minister sich kümmern muss, als daran, dass Di Bartolomeo und die LSAP hoffen, mit Innen- und Wohnungsbauminister in

Personalunion etwas bewegen zu können. Di Bartolomeos Ideen sind bekannt. Den öffentlichen Wohnungsbau ankurbeln, indem man den Perimeter öffnet. Wo es sinnvoll ist, Wohnhäuser „aus dem Baukasten“ bauen, weil das preiswert ist. Aber unbedingt darauf achten, dass öffentliche Wohnungen nicht verkauft werden können. Das, sagt er heute, habe er als Düdelinger Bürgermeister zu spät begriffen: „Wir hatten ein sehr gutes Projekt, konnten als Gemeinde ganz billig Bauland zur Verfügung stellen und die Leute dort für sechs bis sieben Millionen Franken ein Haus selber bauen“. An ein Vorkaufsrecht für die Gemeinde aber dachte niemand. Als sechs bis acht Jahre später die Häuser für eine halbe Million Euro ihre Besitzer wechseln, schwant dem Bürgermeister, dass er eine „Todsünde“ begangen hat.

Wahrscheinlich trug er einiges dazu bei, Düdelingen als Hochburg der LSAP zu erhalten. Eigentlich ist die viertgrößte Gemeinde des Landes, obwohl sie in der Stahl-Tradition steht, keine regelrechte Arbeiterstadt; schon in den Neunzigern war sie es nicht mehr. Doch als Mars Di Bartolomeo, der 1988 zum ersten Mal in den Gemeinderat gewählt wurde, bei den Kommunalwahlen 1993 ziemlich Erster wird und den Bürgermeister, den Ersten und den zweiten Schöffen überrundet, sieht die lokale LSAP das als Zeichen: Die absolute Mehrheit war ihr gerade so geblieben; einen Neuen auf den Bürgermeisterstuhl zu lassen, konnte die beste Chance zum Machterhalt sein. Gleichzeitig ist die Konjunktur nicht die Beste, die Gemeindefinanzen sind es auch nicht. Unter Di Bartolomeo startet der Schöffenrat viele kleine Projekte, auch mit Blick darauf, dass die Bevölkerung sich nicht nur aus Arbeitern zusammensetzt: Das Dokumentationszentrum für Migration, die Fête de la musique, kommunale Galerien. Einen lokalen Service emploi und einen kleinen Wirtschaftsgipfel. Als in der zweiten Hälfte der 90-er die Konjunktur wieder anzieht, kann die Gemeinde sich mehr leisten. Und der Bürgermeister ist immer wieder auf der Straße und redet mit den Leuten. Zusammengenommen ist es vielleicht das, was der LSAP bei den Gemeindewahlen 1999 fast 60 Prozent der Stimmen bringt.

„Wir hatten damals einen Plan für die Gemeinde und haben den runterdekliniert.“ So müsse das auch in den EU-Politiken sein. „Bréissel ass dach wéi Diddeléng.“ Was in der EU fehle, sei „Netzwerkbildung von Gleichgesinnten“. Als Minister habe er erlebt, wie in Ratstreffen manche Kollegen motiviert und vorbereitet waren, andere gar nicht. Andererseits, wie sich mit der deutschen und der belgischen Kollegin vor an die 20 Jahren ein wirksamer Widerstand gegen die „Bolkestein-Richtlinie“ bilden ließ.

Die EU, findet Mars Di Bartolomeo, brauche ein paar Pläne für Schlüsselbereiche. Für die Industrie, den Klimaschutz, die Einwanderung zum Beispiel. Dazu müsse das Europaparlament gestärkt werden und mit den nationalen Parlamenten zusammenarbeiten. Die wiederum sollten eigene Vorschläge machen können. „Dass es in den Mitgliedstaaten unterschiedliche Probleme gibt, ist ja wahr.“ Nur über diesen Weg könne Europa mehr zu den Leuten. Die LSAP nennt das in ihrem Wahlslogan etwas kitschig „„Europa brauch estaarkt Häerz“. ●

Herzchen, Sterne und eine Deux Chevaux

IIII Sarah Pepin

Blick in die EU-Wahlspots der großen Parteien

Seit dem 6. Mai und bis zum Tag vor der Europawahl flimmern die Wahlspots über die Fernsehbildschirme. Jede Partei verfügt dabei über neun Minuten Gesamtsendezeit. Was wie Schleichwerbung für die Blazerabteilung vom Bram daherkommt, ist der Pitch einer der beiden Regierungsparteien: Die CSV, die wortwörtlich auf den Zuschauer zugeht. Christophe Hansen macht dies im Park Dräi Eechelen, Isabel Wiseler-Lima in der *Uewerstad*, Metty Steinmetz durch die Kolonnen vor dem Europa Museum Schengen, Martine Kemp vor dem Europaparlament, Guy Breden darf sich aufgrund seines Wasserstoffautos vor einem Windrad für mehr erneuerbare Energien aussprechen und Mélanie Grün läuft in der CSV-Hochburg Hespelingen durch den Park für ein „Europa, das niemanden auf der Strecke lässt.“ Im Hintergrund wird die Geigenklassik lauter, der Kamerawinkel öffnet sich, der Heilsbringer in Form von Luc Frieden tritt auf die internationale Bühne und der Presse entgegen. Er sagt: Luxemburg braucht eine starke Stimme in Europa. Seine Stimme klingt heiser, brüchig. Ach egal, auf ein weißes Unterhemd für den Blazer wurde sich jedenfalls geeinigt, denn Kohärenz muss sein.

Auch im Wahlspot der ADR wird die Farbe der Unschuld untendrunter getragen. Dabei hat der alleinige Spitzenkandidat Fernand Kartheiser alles im Griff. In Schengen, vor der BNL und insbesondere vor einer blassblauen Deux Chevaux aus den guten alten Zeiten. Ihr Verbrennungsmotor ist ausgestellt wie ein Museumstück, rundherum ein romantisches Weinreben-Panorama. Jeff Engelen hat

seine Hand behutsam auf das Auto abgelegt. „Jeder soll sich den Motor aussuchen können, der am besten zu ihm passt“, sagt Fernand Kartheiser versöhnlich. Hinter ihm stehen mal drei, mal vier weitere Kandidat/innen. Sie grinsen, bleiben jedoch stumm. Warum auch etwas sagen, wenn die Weichen so gut stehen?

Tilly Metz von den Grünen tritt mit dem Ko-Spitzenkandidaten Fabricio Costa nicht in grünen, sondern blauen Blazern auf. Der sonnige *Gronn*, unterlegt mit den zu erwartenden Geigen, erscheint – bevor die vierte Wand gebrochen wird, als die Spitzenkandidatin rhetorisch fragt: Die Musik ist *too much*, oder? Nee, die brauchen wir nicht, antwortet ihr Fabricio. Mehr Liebe und weniger Hass gibt's bei den Grünen, erklären sie. Keine überschwemmten Häuser mehr, saubere Luft, gesundes Essen und ein gutes Gehalt: Es klingt irgendwie brav, gar schüchtern. Ob die Anbiederung reichen wird, um den Sitz zu behalten?

Die Blauen schaffen es in dem kinematografisch bestgestalteten Wahlvideo, das Heimeligkeitsgefühl mit Tagesanbruch und ein wenig Nebel über der roten Brücke, begleitet von der staatstragenden Stimme des Charles Goerens, herzustellen. Alle Kandidat/innen bewegen sich im Morgengrauen in Richtung Luxemburg-Stadt – ja, wohin auch sonst? Jana Degrott liest entspannt ein Magazin in der Tram und erklärt, Europa bedeute für sie, nicht alleine zu sein mit seinen „Challenges“. Nancy Braun geht kurz ins Museum, während Gusty Graas auf den gottverlorenen Feldern des Großher-

zogtums joggt. Amela Skenderović blickt hoffnungsvoll in den bedeckten, grauen Himmel an der Uni Belval, sie wünscht sich ein neues! und junges! Europa. Doch keine Angst, Christos Floros hat einen Regenschirm dabei, der groß genug ist, um alle Ängste über die unverhältnismäßigen Niederschläge, die mit der Klimakrise einhergehen, zunichte zu machen. Schlüpfen auch Sie drunter! Im Hintergrund klimpert jemand auf dem Klavier, alle sagen ihr Schlagwort verheißungsvoll – und treffen sich anschließend beim Pop-up Hertz. Immerhin ist die Sonne mittlerweile aufgegangen und es ist Zeit für das erste Glas Crémant, um die Bilder aus Rafah zu vergessen. Wen interessiert es da noch, dass das liberale Spitzenduo in Schlüsselfragen wie der Anerkennung von Palästina als Staat und dem Einstimmigkeitsprinzip in Steuerfragen von der offiziellen Parteilinie abweicht.

Falls Sie nun kurz vergessen haben, worum es geht, werfen Sie die LSAP-Spots an. Die Sozialisten können das Wort Europa gar nicht oft genug sagen. Wahlweise ist es stark, gerecht, sozial. Wer kein Herz hat, kann sich mit einem Kreuz für die LSAP eins „nehmen“. Da muss man sich sputen, denn die Spitzenkandidaten reichen sich es in ihrem zweiten Wahlspot ganz schön hurtig herum, das blaue Herz mit gelben Sternchen, das den Rechten Paroli bieten soll. Die Fäuste von Marc Angel, Nicolas Schmit und Mars di Bartolomeo sind geballt, bei Letzterem geht der Daumen nach oben, denn keine Sorge, es ist alles in Ordnung hier, wir nehmen Sie flauschig in den Arm. Geborgenheit vermittelt auch Liz Braz, die ihre Hände genauso als Raute gefaltet hat, wie Angela Merkel es einst tat. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Kleinstadt

Grevenmacher verschanzte sich länger als andere Ortschaften hinter einer Stadtmauer. Das Städtchen lebt vom Handel und Handwerk. Vom Weinbau: Winzer und Stadtnotabeln drücken ihren Töchtern ein riesiges Römerglas in die Hand und krönen sie zu Weinköniginnen. Die Arbeiter in der Industriezone Potaschbiarg sind drei Kilometer entfernt. Drei Lichtjahre.

Léon Gloden stahl den anderen Ministerinnen und Ministern die Schau. Er wurde zum heimlichen Star der CSV/DP-Regierung. Er stammt aus Grevenmacher. Er war Bürgermeister von Grevenmacher. Sein Vater war Notar in Grevenmacher.

Bei Claude Chabrol gibt es den gierigen Notar Lavoisier, den hinterhältigen Arzt Morasseau, den niederträchtigen Metzger Filiol, den betrogenen *Député-maire* Delamare, den teuflischen Hutmacher Labbé. Sie tragen sprechende Namen. Die gelangweilten Ehefrauen sind heimtückische Opfer. Sie könnten alle Bovary heißen. Wie kein anderer führt Chabrol in ein verschwiegene Reich am Ende der Landstraße: Wo eine Provinzbourgeoisie von Freiberuflern die Fäden zieht. Ihre ungeschriebenen Gesetze macht. An die sie sich selbst nicht hält.

Léon Gloden folgte den Fußstapfen seines Vaters. Studierte, wie sich Recht zu Geld machen lässt. Statt des Notarberufs wählte er den des Geschäftsanwalts. Mit 27 trat er der CSV und einer Steuervermeidungskanzlei bei. Ein Jahr später wurde er Gemeinderatsmitglied. 2007 wurde er Partner der Kanzlei. Zwei Jahre später Abgeordneter. Zwei Jahre danach Bürgermeister. Nun ist er Innenminister: Minister für die Provinz und die Polizei.

Claude Chabrol führte die Provinznotabeln vor, ihre Familiengeheimnisse, ihre unterdrückten Skandale, ihr Bemühen, den Schein zu wahren. „[S]i je dine avec eux, je réalise que je n’aime pas ce qu’ils aiment: l’argent, les décorations“ (*Libération*, 13.9.95).

Die Provinzbourgeoisie liebt das Geld mehr als alles andere. Es misst eigenen Erfolg und fremden Misserfolg. Es rechtfertigt Vorrang als redlich verdient. Mitgefühl ist Verschwendung von Geld und Gefühl.

Laut *Déclaration des intérêts financiers des députés* häufte kein Deputierter so viel Geld an wie Léon Gloden. Er war Geschäftsanwalt, Abgeordneter, Bürgermeister, Mitglied von Verwaltungsräten. „Ich arbeite täglich 17 Stunden“, erzählte er *reporter.lu*, „mehr als 80 Stunden pro Woche“ (3.1.22).

„Malo hic esse primus quam Romæ secundus.“ In der Kleinstadt herrscht nicht die Diktatur des Proletariats, sondern des Kleinbürgertums. In ihrer rücksichtslosesten Form. Als Law and Order der Besitzenden. Der soziale Druck in der engen Welt, das enthemmte Machtgefühl befeuern die Grausamkeit: Gegen die Schwächsten, die Ärmsten, gegen Bettler, Obdachlose.

Gleichzeitig leidet der Kleinbürger an der Provinz: Er fühlt sich randständig, geringgeschätzt. Er sehnt sich nach dem Zentrum der Aufmerksamkeit. Für Chabrol ist er „un être pour qui possession vaut titre. Ça implique une volonté de paraître, des tas de choses absolument immondes“ (*Libération*, 13.9.95).

In einem Facebook-Video *Een Dag ënnerwee mam Innenminister* macht sich Léon Gloden als rastloser Erfolgsmensch wichtig. Wie er in einer „déck däitsch Limousine“ (100,7, 13.12.23) im Innenhof des Ministeriums vorfährt. Wie er stolz erzählt, welch „spannenden Job“ er nun hat. Dass er bisher drei Berufe gleichzeitig ausübe. Wie er immer nur „ich“ sagt. Nie „wir“.

Bescheiden sind nur die geistigen Ansprüche von Provinznotabeln. „[J]’ai vu deux films que je continue à regarder“, erinnerte sich Gloden (*virgule.lu*, 21.2.18). „Il y a eu ‚Les Bronzés‘ et le film qui m’a vraiment surpris: ‚Les visiteurs‘. [...] Je ne lis pas tellement de bouquins mais je lis chaque semaine *Le Point* ou *Capital*“. ●
ROMAIN HILGERT





Sandro Gozi (Renew), Terry Reintke (Verts), Walter Beier (Gauche), Ursula von der Leyen (PPE), Nicolas Schmit (Socialistes), vendredi au débat Eurovision

IIII Claire Stam (Bruxelles)

Élections européennes : Ursula von der Leyen n'exclut pas de coopérer avec l'extrême droite

Le positionnement de la présidente de la Commission européenne et candidate des conservateurs du Parti populaire européen (PPE), Ursula von der Leyen, vis-à-vis du groupe nationaliste et populiste des Conservateurs et réformistes européens (CRE), s'est retrouvé au cœur du débat organisé jeudi dernier dans l'hémicycle du Parlement européen à Bruxelles. Un positionnement qui révèle les principaux enjeux du scrutin des 6-9 juin et dont le Pacte vert fait déjà les frais.

Ursula von der Leyen, de la même famille politique européenne que le Premier ministre Luc Frieden, s'est retrouvée sous le feu nourri de ses adversaires après avoir déclaré ne pas s'interdire de coopérer avec Fratelli d'Italia, le parti de la Première ministre italienne Giorgia Meloni, qui fait partie du groupe nationaliste et populiste des Conservateurs et réformistes européens (CRE) au Parlement. L'eurodéputé Sandro Gozi, pour les libéraux de Renew Europe, sa collègue et co-présidente des Verts Terry Reintke, le président du Parti de la gauche européenne, Walter Baier, pour la gauche radicale, et le commissaire à l'Emploi Nicolas Schmit, pour les sociaux-démocrates (S&D), n'ont pas manqué de l'interpeller sur sa stratégie de rapprochement avec des partis politiques dont les sondages prédisent une large percée aux prochaines élections.

La poussée vers l'extrême droite se fait déjà sentir avec le recul sur différents dossiers majeurs du Green Deal

« Je suis prêt à travailler avec toutes les forces démocratiques, mais CRE ou ID (parti Identité et démocratie, ndlr) ne correspondent pas aux valeurs fondamentales que nous défendons », a déclaré le Luxembourgeois Nicolas Schmit avant d'étriller Giorgia Meloni, dont le gouvernement en Italie est en train, a-t-il insisté, de restreindre les droits des femmes et la liberté des médias. « Je ne peux pas imaginer que vous partagiez son idée de l'Europe », a-t-il lancé à Ursula von der Leyen, qui est encore sa patronne à la Commission. Sandro Gozi, pour sa part, a dit ne « pas comprendre que le PPE et Ursula von der Leyen soient prêts à s'ouvrir au CRE de Meloni, Zemmour et Vox, qui luttent contre l'Union européenne et veulent la démanteler de l'intérieur ».

Les CRE et ID n'avaient pas été invités par l'Union européenne de radiodiffusion qui organisait l'événement. Les deux groupes « n'ont pas désigné de tête de liste pour la présidence de la Commission », explique une porte-parole. Sur la sellette, l'ex-ministre d'Angela Merkel ne s'est cependant pas laissée démonter et a réitéré ce qu'elle définit comme ses lignes rouges : « J'ai trois principes : que les partis avec qui je travaillerai soient pro-européens, qu'ils soutiennent l'Ukraine et l'État de droit ». Or, selon von der Leyen, Giorgia Meloni est « clairement pro-européenne », « contre Poutine » et « en faveur de l'État de droit ». La présidente en fonction ajoute : « Si cela se confirme, alors nous proposerons de travailler ensemble ». Prudente, Ursula von der Leyen a cependant précisé que cela veut dire qu'elle ne travaillera pas « nécessairement » avec le groupe CRE dans son intégralité, « mais avec certains eurodéputés et partis ». « Et nous verrons comment ils se regroupent lors du prochain Parlement », a-t-elle précisé.

La présidente de la Commission européenne exclut également tout rapprochement avec le groupe ID, dont les partis comme le Rassemblement national (RN), Alternative für Deutschland (AfD) ou encore le polonais Konfederacja sont, a-t-elle

expliqué, « les marionnettes de Poutine voulant détruire l'Europe ». Ursula von der Leyen n'a pas été la seule à essuyer les critiques pour son flirt avec les partis nationalistes et populistes. Le libéral Sandro Gozi a également subi les attaques de la candidate des Verts, Terry Reintke. Celle-ci a relevé la position contradictoire des libéraux de Renew après que le Parti populaire pour la liberté et la démocratie (VVD) de l'ex-Premier ministre libéral néerlandais, Mark Rutte, a accepté d'entrer en coalition avec le Parti pour la liberté (PVV) du dirigeant d'extrême droite Geert Wilders.

Le VVD et les eurodéputés de Renew siègent en effet au Parlement européen dans le même groupe politique, ce qui signifie que les Libéraux européens se retrouvent dorénavant partenaire, à Bruxelles, d'un parti qui gouverne avec l'extrême droite. Gozi a répondu à sa collègue allemande en répétant ce que la présidente de son groupe, la française Valérie Hayer, avait déjà déclaré, à savoir que le groupe Renew se réunira dès le lendemain des élections, le 10 juin, « pour aborder la question de l'exclusion du VVD du groupe Renew ». Sandro Gozi a également ajouté que le groupe libéral a signé, le 8 mai dernier, avec les S&D, les Verts et la gauche radicale, une déclaration qui stipule « ne jamais coopérer ni former de coalition avec l'extrême droite et les partis radicaux à aucun niveau ».

La concentration du débat politique autour de la question d'un rapprochement, ou non, avec les partis nationalistes et populistes s'explique par ce qu'on appelle à Bruxelles « la majorité von der Leyen ». Elle désigne la coalition mise en place à l'issue des dernières élections européennes en 2019 qui a réuni le PPE, S&D et Renew. C'est sur cette coalition que s'est appuyée la Commission pour faire voter les lois européennes – et en tout premier lieu son projet phare, le Green Deal, vaste paquet législatif qui vise à décarboner l'Union européenne d'ici l'horizon 2050.

Or, il y a cinq ans, von der Leyen n'avait été élue au Parlement européen qu'à un cheveu – à neuf

voix près seulement – et avec le soutien du PiS polonais, membre du CRE. Dans un contexte politique qui voit dorénavant émerger les partis d'extrême-droite au sein des 27 États membres, la présidente de la Commission européenne ne peut les ignorer si elle veut être reconduite dans son mandat : la procédure veut que ce soient les chefs d'État et de gouvernement européens qui s'accordent pour la nommer avant qu'elle ne soit ensuite investie par le vote des parlementaires européens à Strasbourg.

Cette poussée de l'extrême-droite se fait déjà sentir dans la sphère politique européenne avec le recul sur différents dossiers majeurs du Green Deal comme la réduction de l'usage des pesticides ou encore le projet de loi sur la restauration de la nature. « J'ai le sentiment qu'on n'assiste pas seulement à un backlash mais à un véritable risque de détricotage des mesures écologiques qui peut aller assez loin », résume le président du think tank La Fabrique écologique, Géraud Guibert.

Les Verts, principale force derrière le Green Deal, voient leur influence faiblir. Si l'on en croit les sondages, ils pourraient perdre aux prochaines élections jusqu'à vingt sièges, ce qui constituerait un véritable revers politique : le groupe compte actuellement 72 élus, ils n'ont jamais été aussi nombreux au Parlement européen qu'au cours de cette législature. Et cette baisse du nombre d'élus écologistes s'accompagnerait donc, toujours selon les sondages, d'une érosion des groupes du centre et de la gauche au profit de l'extrême droite. Et c'est cette nouvelle configuration qui jette un doute sur les majorités à venir – et donc sur l'avenir du Green Deal.

« S'il n'y a plus de soutien démocratique au Green Deal, il s'arrêtera. C'est l'un des enjeux majeurs de cette élection », souligne l'eurodéputé Pascal Canfin, président de l'influent Comité de l'environnement, de la santé publique et de la sécurité alimentaire (ENVI) au Parlement européen. Les Verts sont aussi inquiets : « Lors des dernières élections européennes de 2019, il y avait des marches pour le climat et il était politiquement coûteux de s'opposer au Green Deal. Aujourd'hui, c'est politiquement rentable », affirme Philippe Lamberts, co-président du groupe des Verts au Parlement européen. Pour l'eurodéputé qui va tirer son chapeau après ces élections, les Verts sont en train de livrer « le match de leur vie » pendant cette campagne électorale. ●

Les prix poussent le bouchon

III | France Clarinval

Entre distributeurs et sommeliers, marges et coefficients, le monde du vin au restaurant est loin d'être transparent

Elle peut remplir quelques pages à la fin du menu, se tenir sur une ardoise accrochée au mur, garnir un gros volume relié ou s'afficher sur une tablette dernier cri... La présence d'une carte des vins est une évidence dans la plupart des restaurants. La couleur du breuvage, sa provenance et son prix sont les critères de sélection les plus souvent avancés par les clients. Le vin représente en moyenne un tiers du chiffre d'affaires d'un établissement et peut même peser plus lourd dans la marge brute. Ce qui en fait un levier vraiment rentable s'il est exploité correctement. La création de la carte des vins et la constitution de la cave ne doivent donc pas être laissées au hasard. « Bien sûr, c'est le travail du sommelier. Mais de moins en moins de restaurants choisissent d'embaucher une personne uniquement pour cela », se désole Niels Toase. Aujourd'hui professeur à l'École d'hôtellerie et de tourisme à Diekirch, il a été sommelier dans plusieurs restaurants gastronomiques, il est passé par la case de conseiller chez un importateur, il produit du vin en Allemagne et il a remporté le titre de meilleur sommelier du Luxembourg 2014. Cet observateur avisé estime que le domaine des vins au restaurant a « besoin de remise en question face à l'augmentation des prix et aux changements d'habitude de consommation. »

Cette réflexion commence par la manière de s'approvisionner. La majorité des restaurateurs achètent leurs vins chez des importateurs et des grossistes. Certains se fournissent directement chez les producteurs, notamment chez les vignerons luxembourgeois. Plus rarement, ils font appel à des acheteurs indépendants ou recherchent des bouteilles en ligne ou dans les ventes aux enchères. Le Luxembourg compte plus de 600 distributeurs avec une licence d'importation de vins. « Ça veut dire un par cent habitants ! C'est très morcelé : Il y a des particuliers qui achètent une palette (600 bouteilles) par an pour eux et leurs amis et collègues, ou des gros importateurs qui jonglent avec plusieurs millions de bouteilles », détaille Niels Toase. Parmi les mastodontes, Bernard-Massard vend un demi-million de bouteilles aux restaurants par an, ce qui représente un tiers de son chiffre d'affaires (les particuliers et la grande distribution constituent les deux autres tiers). « Notre taille nous permet de négocier les prix avec les producteurs. Mais notre rôle est aussi de suivre le marché et de trouver des nouveautés, de stocker dans des bonnes conditions et de conseiller et livrer nos clients », détaille son patron, Antoine Clasen. En tant que producteur de vins et crémants, Bernard-Massard veut évidemment placer ses propres vins, « mais les vins étrangers, surtout les références connues, sont notre porte d'entrée », constate-t-il. Aussi, les importateurs se battent pour avoir l'exclusivité de tel ou tel domaine qui fera belle figure dans leur catalogue et pour élargir leur gamme avec des régions et des producteurs diversifiés.

Le stockage du vin est une des missions des importateurs

[...]

[Suite de la page 11]

En visitant l'impressionnant entrepôt chez Wengler, autre grand importateur qui peut se targuer de plus de 460 000 bouteilles vendues aux restaurants annuellement (dont plus de 300 000 bouteilles de vin, le reste sont des champagnes et des spiritueux), Charline Wengler, directrice marketing insiste sur le travail en amont. « La recherche de domaines intéressants est permanente. Nous rendons visite aux producteurs, mais nous observons aussi ce que nous buvons dans les restaurants à l'étranger. » Elle parle aussi transport (de préférence en hiver pour que les vins ne souffrent pas de la chaleur) et stockage (à une quinzaine de degrés). La jeune femme tire aussi fierté de la réserve d'anciens millésimes de quelque 15 000 bouteilles. « Dans certaines référence, on prélève chaque année quelques bouteilles en fonction de ce qui est disponible. Après dix ans, on peut faire une *release*. On les vend alors au prix du millésime de l'année. C'est intéressant pour les restaurateurs qui n'ont souvent pas la place pour stocker ».

Outre la question de l'espace, les restaurants n'ont pas forcément la trésorerie nécessaire pour l'immobilisation de ces stocks. Aussi, les distributeurs assument cet aspect et livrent leur clients au fur et à mesure. « Les restos fonctionnent en flux tendu pour étaler leur dépenses. Mais le secteur est fragile, les faillites et impayés sont fréquents. Il faut avoir les reins solides », analyse Niels Toase. Malgré cela, l'expert insiste sur la réflexion que doit mener le sommelier à long terme. Il parle de « profondeur de cave », comme on parle de profondeur de banc au football : Il faut de la diversité pour répondre aux différentes situations. « Disposer de beaucoup de références, c'est comme piocher dans une grande bibliothèque. » Avoir du choix assure aussi plus de ventes : « Plus on a de vins sur la carte, plus on en vend. »

Olivier Petit a reçu le titre de Sommelier de l'année 2024 par le Gault&Millau Luxembourg. Il

œuvre depuis vingt ans au restaurant Mosconi où il règne sur une cave de 300 références, principalement des vins italiens. « Quand je suis arrivé, il y avait déjà une cave solide, avec des vins qui venaient parfois du Domus (l'établissement que les Mosconi tenaient à Esch de 1986 à 2000, ndlr). J'ai poursuivi ce travail en m'appuyant sur plusieurs importateurs. » Depuis le temps qu'il est en poste, il a appris à connaître les goûts de ses clients qui lui font généralement confiance. « Je sais ce que je peux leur proposer. » À chaque changement de carte, tous les trois mois, il repense aussi la carte des vins, pour suggérer des crus adaptés aux plats. « Cela veut dire, chercher d'autres choses, aller puiser dans d'autres domaines ou d'autres années. »

Peu de restaurants emploient un sommelier ou une sommelière. La conception de la carte, y compris jusqu'à son graphisme et sa mise en page, est souvent réalisée par le distributeur. « Pour constituer une carte équilibrée, il faut des provenances et des prix variés, en adéquation avec le style de restaurant, sa localisation et les prix du menu, tout en tenant compte des goûts du responsable », commente Arnaud Vaingre, sommelier et un des associés de Vinoteca. Il compte dans sa clientèle des restaurants très variés – des italiens, des asiatiques, des brasseries, des pubs à burgers, des bistrots à assiettes à partager – qui affichent des niveaux de prix très larges. « Nous n'allons pas remplacer un sommelier au quotidien, mais notre travail est d'accompagner le restaurant dans tous les aspects du vin. » Outre la sélection des vins, il propose de former les équipes, il transmet des commentaires de dégustation, des conseils d'accords avec les plats. « Dans la mesure du possible, on déguste avec le personnel, on leur présente les régions, les appellations, quelques mots-clés sur les cépages ou les arômes. Quand les serveurs sont bien formés, ils vendent mieux. »

Arnaud Vaingre tient aussi à différencier les offres, car ses clients sont parfois voisins les uns des autres, comme dans les rues du centre-

Il n'est pas rare de voir des verres vendus à sept ou huit euros tirés d'une bouteille achetée à moins de dix

ville de Luxembourg où il livre aussi bien le GoTen que l'Urban, La Lorraine que le Bazaar, le Bellamy que l'Apoteca... « Le marché luxembourgeois est très ouvert et très international, avec une belle culture du vin. C'est une chance pour aller au-delà des références classiques. » Il donne l'exemple du Kyosk au Kirchberg où l'exploitant, Manu Da Costa, lui a demandé des cidres et des gueuzes pour élargir ses propositions ; des produits qu'il a spécifiquement sourcés. Mathieu Manlay, représentant de Wengler auprès des restaurants après avoir été sommelier, notamment chez Ma langue sourit table sur le rapport humain et le dialogue. Il préconise un mix de grands noms, des vigneronns connus, pour attirer le regard du client et le rassurer, avec des appellations qu'on voit peu, des innovations qui vont attirer les connaisseurs ou les audacieux. Un renouvellement de la carte est aussi indispensable pour coller aux tendances du moment, aux saisons, aux changements de carte.

Le prix est un des éléments importants que les restaurants observent à la loupe. Les importateurs donnent aussi des conseils sur cet aspect. Le restaurateur fixe généralement son prix de vente en multipliant par trois le prix d'achat de son vin. « Sur les flacons les plus chers, il vaut mieux appliquer une marge fixe, sinon les prix s'envolent et les vins ne se vendent pas », préconisent tous nos interlocuteurs. « Pour des vins bons marché, le coefficient est parfois beaucoup plus élevé », martèle le professeur Niels Toase. Deux vins au même prix sur la carte peuvent s'avérer de qualité très différente : un vin acheté quatre euros peut être vendu à 25 voire 28 euros, soit le même prix qu'un vin acheté à sept euros où le coefficient multiplicateur de trois est appliqué. « Les clients connaissent de mieux en mieux les vins. En quelques clics sur leur téléphone, ils trouvent les prix publics. Alors avec ce genre de calculs, ils clients font de moins en moins confiance aux restos et n'achètent plus autant de vin qu'avant », regrette-t-il. Quel que soit le niveau du restaurant, les clients ont tendance à choisir un vin dans le milieu tarifaire de la carte. Aussi, chez Wengler, Mathieu Manlay insiste sur la différence entre marge et volume : « Si le client apprécie le vin et qu'il est vendu à un prix raisonnable, il en reprendra, ou au moins il aura une bonne image du restaurant et en parlera. À l'inverse, certains prix font perdre la consommation... et la réputation. Mieux vaut vendre plus de bouteilles avec une marge moins élevée. »

La marge est beaucoup plus importante avec les vins vendus au verre. Parfois jusqu'à exagération : *La Revue des vins de France* relate : « Le sommelier d'un grand hôtel parisien confirme qu'avec le champagne à la coupe, la règle est simple : Le premier verre paie la bouteille ! » Sans aller jusque-là, il n'est pas rare de voir des verres vendus à sept ou huit euros d'une bouteille achetée à moins de dix. Cependant, les clients voient dans cette consommation, une manière de dépenser moins au total, de tester plusieurs vins et un moyen de maîtriser leur alcoolémie, notamment le midi ou lors des « afterworks », où l'on commande moins facilement des bou-

Olivier Petit dans la cave du restaurant Mosconi



Sven Becker



17000 références
sont entreposées
chez Wengler

Sven Becker

teilles. Dans le même temps, le vin au pichet, connoté de manière négative, a quasiment disparu. En matière de marge, Arnaud Vaingre de Vinoteca ajoute : « On fustige les marges sur le vin, mais sur un cocktail, sur les eaux ou les cafés, les marges sont bien supérieures ». Niels Toase lui emboîte le pas : « Les sommeliers ne sont pas assez formés à d’autres boissons qui peuvent faire gagner de l’argent au restaurant. »

Les distributeurs sont aussi sollicités pour aider les restaurants dans leurs investissements. « Nous installons des machines pour

les vins au verre ou des armoires de stockage, nous offrons des remises sur volume ou sur objectif », précise Charline Wengler. Les distributeurs généralistes font aussi partie de ce paysage et financent en partie l’installation de leurs clients. Certains restaurants, qui préfèrent ne pas être cités, pointent l’obligation de commander certaines quantités auprès du dépositaire qui leur cède la licence de cabaretage. « Quand on ne vend pas assez de leurs bières ou de leurs eaux, on doit compléter le chiffre d’affaires en achetant leur vin, sous peine de pénalités », dénonce un restaurateur

« Les marges sur les
eaux, les cocktails
ou les cafés sont
bien supérieures
à celles du vin »

Arnaud Vaingre, Vinoteca

anonyme. Face au *Land*, Isabelle Lentz, à la tête de Munhowen dément cette pratique. « Nous prêtons souvent de l’argent aux établissements. Cela représente quatre millions d’euros par an. Ces prêts peuvent être remboursés à travers les remises de fin d’années, accordées en fonction des ventes ou directement », détaille-t-elle. Munhowen ne se considère cependant pas comme un spécialiste du vin : « D’autres ont plus d’expérience et d’autres types de références. Nous ne couvrons pas cent pour cent d’une carte des vins. » ●



T
I
C
K
E
R

...ing bank

« My focus since becoming CEO is on the 'how' I want ING to deliver a superior customer experience », écrivait Michael Burch dans le rapport annuel 2022 d’ING Luxembourg, le dernier publié en date. « Banking is a relationship just like any other, and the best relationships are those in which people feel valued, confident, empowered and in control », poursuit-il. Mais ça, c’était en 2022. En 2024,

ING vire ses petits clients. « ING arrête ses services de banque de détail au Luxembourg », a annoncé l’établissement ce mercredi soir après plusieurs jours de rumeurs et de mécontentement.

Mardi, *L’Essentiel* parlait de 40 000 comptes clôturés. Si l’on réconcilie avec les données parues dans le dernier rapport annuel publié, celui de 2022, c’est deux tiers de la clientèle de détail. Le gratuit précisait que les titulaires de comptes éjectés gagnent moins de 5 000 euros par mois et disposent de moins de 50 000 euros d’épargne. La banque n’a pas confirmé ces données, mais a indiqué mercredi que ceux qui avaient souscrit à un crédit logement ou qui avaient un portefeuille d’investissement ne devaient pas chercher un autre établissement.

L’incompréhension de la clientèle a envahi les médias. Le thème a été saisi par tous les partis ou presque via des questions parlementaires. Sur 100,7 jeudi matin, le directeur de l’ABBL, Jerry Grbic, relate que les banques généralistes locales ne sont pas équipées pour accueillir des milliers de clients endéans quelques jours, notamment eu égard aux procédures anti-blanchiment (KYC). Sur son site internet, la Spuerkeess affiche depuis mardi un bandeau spécial pour les clients expulsés d’ING qui souhaitent rejoindre la banque publique. « Nous nous réjouissons de vous aider », écrit la BCEE. Sur X, mardi soir, le ministre des Finances Gilles Roth informait avoir remonté les bretelles du directeur d’ING, Michael Burch, dans la matinée. « Je lui ai dit que j’attendais d’une

banque une communication claire et des solutions précises pour les clients », a écrit le chrétien-social. Son collègue de parti, Laurent Mosar s’était inquiété de l’image du centre financier luxembourgeois que renvoyait une banque qui méprisait ainsi ses clients. « La décision de ING, aussi bien au niveau de la forme que du fond, est non seulement totalement incompréhensible et inacceptable, mais risque de porter gravement préjudice à la réputation de la place financière », écrit-il sur *LinkedIn*. La banque pensait-elle se débarrasser de milliers de clients ni vu ni connu ? « ING reconnaît avoir sous-estimé l’impact de la communication », lâche-t-elle mercredi. La filiale luxembourgeoise du groupe bancaire néerlandais n’a pas encore communiqué

ses résultats localement. Dans le rapport de la maison-mère, on constate qu’ING Luxembourg a presque doublé son bénéfice : 349 millions d’euros avant impôt en 2023 contre 180 en 2022. ING emploie 985 personnes au Luxembourg. Les syndicats sont en alerte pour l’éventuelle casse sociale générée par le revirement stratégique. ^{PSO}

Avant la fusion

Le 5 juin commenceront les négociations portant sur un plan social chez UBS et Credit Suisse, deux entités en voie de fusionner, informent Jean-Jacques Rieff, vice-président du syndicat Aleba face au *Land* mardi. Le plan social porte sur 65-75 personnes en 2024 et potentiellement encore la même chose l’année

suivante, en fonction de la conjoncture, communique le syndicaliste. Une telle revue à la baisse des effectifs interviendra avant le bouclage de l’absorption de Credit Suisse par UBS. « Si vous faites un transfert d’entreprise, alors les anciens salariés de la société absorbée sont protégés dans les deux années suivantes », précise Jean-Jacques Rieff. Les deux entités emploient 900 salariés. ^{PSO}

Les illusions des fusions

IIII Georges Canto

Pourquoi peu de banques absorbent des concurrentes du marché européen

Après une année 2023 marquée par le rachat en catastrophe du Credit Suisse par UBS, 2024 est celle du retour à des rapprochements plus « classiques » entre banques dans les pays européens. En Espagne le second établissement du pays, BBVA, vient de lancer une OPA hostile sur le numéro quatre du marché, Sabadell. En Belgique BNP Paribas Fortis a repris Bpost banque en janvier dernier et Crelan finalisera dans le courant de l'été son acquisition d'Axa Bank Belgium, décidée début 2022. En Allemagne, il est à nouveau question, cinq ans après une première tentative avortée, d'un rapprochement entre Deutsche Bank et Commerzbank, les deux principales banques du pays.

Depuis la crise financière de 2008, les fusions et acquisitions se sont multipliées en Europe, surtout dans les pays au paysage bancaire fragmenté : ainsi en Espagne, le nombre de banques a été divisé par deux en quinze ans, passant de 200 à cent entités, de nombreuses petites caisses d'épargne locales fragilisées par leur exposition au crédit immobilier ayant été rachetées par des poids lourds du secteur. Dans la plupart des cas, il s'est agi d'opérations « domestiques », entre établissements locaux, encouragées par les pouvoirs publics pour des raisons de souveraineté économique, avec parfois en toile de fond des considérations sociales et électorales.

En revanche, les opérations transfrontalières sont restées rares en Europe de l'Ouest, sauf juste après la crise, avec notamment le rachat en 2009, par la française BNP Paribas, de la banque belge Fortis et de ses filiales (dont la BGL au Luxembourg). Ces fusions avaient pourtant été nombreuses entre 2000 et 2007, et la BCE entend bien les relancer. Son vice-président, l'Espagnol Luis de Guindos avait fait part en mars 2019 du souhait de la banque « d'assister à des fusions entre banques de différents pays de la zone euro plutôt qu'à des rapprochements entre établissements du même pays ». Il observait alors, ce qui est toujours le cas aujourd'hui, que parmi les quinze premières banques mondiales par la capitalisation boursière figurait une seule banque

européenne, HSBC, appartenant de surcroît à un pays désormais non-membre de l'UE.

A l'étonnement général, cette position est désormais défendue par le président français Macron. Dans une interview à *Bloomberg* le 14 mai, interrogé sur la possibilité (fictive) que la première banque espagnole, Santander, achète la Société Générale, il a déclaré qu'il ne ferait pas obstacle cette opération. Ce qui a aussitôt alimenté les rumeurs sur un possible rapprochement (bien réel cette fois) de la SG avec l'italienne Unicredit, qui est périodiquement évoqué depuis près de vingt ans. De fait, leurs cours en bourse ont bondi aussitôt après la déclaration du président français. Les deux banques n'ont toutefois pas tardé à démentir toute volonté d'union.

Le directeur général de la Société Générale, Slawomir Krupa, a estimé lors de l'assemblée générale que « la probabilité d'une opération d'ampleur transfrontalière en Europe » impliquant sa banque était « nulle ». De façon générale selon lui, en Europe, les fusions transfrontalières « sont aujourd'hui extraordinairement improbables pour toute une série de raisons dont la première est d'ordre réglementaire : il existe d'importantes surcharges de capital liées à la taille des institutions bancaires ». Il considère aussi que les synergies d'une telle opération sont difficiles trouver. Une opinion partagée par son homologue d'Unicredit, Andrea Orcel, qui, tout en se félicitant de l'engagement d'un grand dirigeant en faveur d'une consolidation européenne, a indiqué que « si les règles ne changent pas, personne ne sera intéressé au-delà d'opérations domestiques parce qu'il est impossible de créer des synergies ».

Plusieurs professionnels, universitaires et médias spécialisés sont sur la même ligne, l'*Agefi France* n'ayant pas hésité à parler le 14 mai du « mirage » des fusions bancaires transfrontalières. Le directeur général du Crédit Agricole, Philippe Brassac a apporté de l'eau au moulin de son confrère de la SG, estimant que « la consolidation européenne *cross-border* ne peut se faire parce qu'elle n'est pas simple ».

Dans un proche avenir, les champions nationaux vont racheter des petits établissements bancaires dans d'autres pays européens sans arriver à se positionner comme des global players

Conscient de l'émoi provoqué par ses propos, Emmanuel Macron a quelque peu rétrogradé en déclarant au magazine *L'Express* n'avoir jamais dit souhaiter le rachat d'une banque française par un concurrent étranger, précisant quand même qu'il ne voulait pas non plus la bloquer car « on ne peut pas dire qu'on est pour l'union des marchés de capitaux et l'union bancaire, et dire qu'on va faire, entre Européens, du protectionnisme ». Les obstacles aux opérations transfrontalières sont nombreux. Les systèmes bancaires des États membres demeurent très hétérogènes sur plusieurs plans. Celui de la réglementation n'a par exemple pas été totalement harmonisé. Des spécificités locales persistent, en matière de produits bancaires, de protection des consommateurs ou de droit des faillites. Les

comportements des clients, particuliers et entreprises, sont également très différents et l'activité bancaire transfrontalière est très limitée.

Selon l'agence Fitch, « les synergies sont perçues comme étant plus importantes au sein d'un même marché, en raison des barrières importantes à l'entrée d'autres marchés européens ». Par ailleurs, en raison de son caractère stratégique, le secteur bancaire suscite volontiers des réflexes protectionnistes de la part du pouvoir politique, donnant le plus souvent possible la préférence à des « solutions locales ». Dans ces conditions, pourquoi la BCE pousse-t-elle quand même à la roue ? L'institution de Francfort semble considérer que l'UMC mettra encore un certain temps à voir le jour. Des rapprochements transfrontaliers sont plus rapides à mettre en œuvre. La constitution de grands groupes bancaires pan-européens pourrait faire avancer les choses en attendant l'hypothétique réalisation de l'UMC.

Danièle Nouy, présidente du Conseil de supervision de la BCE, estimait en 2017 que « les fusions transfrontières ne contribueront pas seulement à aider à diminuer le nombre d'acteurs bancaires, elles contribueraient aussi à renforcer l'intégration. Cela nous rapprocherait de notre objectif, à savoir un secteur bancaire européen véritablement intégré ». Le 18 mai 2024, l'économiste français François Meunier allait dans le même sens : « On dit souvent qu'il n'y aura consolidation bancaire européenne qu'une fois le marché commun des capitaux mis en place. Le lien inverse existe aussi : c'est la venue d'institutions financières pan-européennes, dans l'idéal de taille moyenne, qui aidera la mise en place de ce marché ».

Certains dirigeants de banques en sont bien convaincus. En décembre 2023, le DG d'Unicredit, une enseigne déjà présente dans treize pays européens, déclarait vouloir développer ses activités en Europe centrale et orientale, notamment par croissance externe. La banque italienne en est familière, elle qui a racheté en 2005 Bank Austria, troisième banque locale en termes de bilan, et HVB, alors deuxième banque privée allemande. Le 22 mai 2024 il révélait, dans un entretien au *Financial Times*, étudier toutes les cibles d'acquisition possibles à l'étranger, excluant toutefois l'Allemagne, l'Autriche et la France, « des marchés difficiles où les prix sont trop élevés ». Manière de dire que sa réticence envers la SG relève plus d'une histoire de gros sous que d'un manque d'intérêt stratégique.

La position d'Andrea Orcel est significative. Dans un proche avenir les « champions nationaux » vont sans doute continuer à racheter des petits établissements bancaires ou financiers dans d'autres pays européens, mais sans arriver à se positionner comme des « global players » disposant d'une part de marché significative dans les principaux pays de l'UE. Dans ces conditions il est peu probable que, dans les trois-cinq années à venir, les opérations transfrontalières retrouvent leur rythme d'avant la crise financière. Des fusions nationales sont néanmoins à prévoir dans les pays où le secteur bancaire est encore « atomisé » comme l'Allemagne avec plus de 1 500 établissements de crédit (deux fois plus qu'en France, quinze fois plus qu'en Espagne) à zone d'influence locale ou régionale, en grande partie publics ou coopératifs. Cette fragmentation qui nuit aux économies d'échelle et à la rentabilité, milite en faveur de rapprochements, mais les différences de structures juridiques sont difficiles à surmonter : en mars 2023 la Landesbank de Hesse-Thuringe (Helaba) et le DekaBank, banque centrale des caisses d'épargne, ont renoncé à leur fusion pour se contenter d'une coopération plus étroite. ●

BGL a été rachetée par BNP Paribas dans le sillon de la crise financière de 2008





Sven Becker

Claude Conter (links),
Carlo Blum (rechts)

Kaffee, Konferenzen und KI

III Stéphanie Majerus

Die Nationalbibliothek experimentiert mit künstlicher Intelligenz, archiviert die hiesige Digitallandschaft und verleiht Bücher. Vor allem aber ist sie ein begehrter Lernort

Am Dienstagmorgen um zehn Uhr wuseln etwa zwanzig junge Menschen um die Schließfächer der Nationalbibliothek (BNL). „Hier ist es ruhig und schön“, erläutert die 25-jährige Michèle aus Bascharage. Sie studiert Wirtschaftswissenschaften in Brüssel und bereitet sich auf ein Examen vor. Sie sagt: „Man ist in der Bibliothek von Menschen umgeben, die ebenfalls lernen, deshalb fühlt man sich nicht alleine.“ Lou ist aus Capellen angereist. Sie schließt im Limpertsberger LGL ihr Abitur ab. Physik- und Mathematiknotizen geht sie heute durch. „In der Bibliothek kann ich mich besser konzentrieren, bin weniger von meinem Smartphone abgelenkt und wir treffen uns hier mit Schülern aus unterschiedlichen Sekundarschulen.“ Die Lern-Atmosphäre färbt ab, sie löst einen willkommenen Mimikry-Effekt aus; sie lässt Menschen an ihrem Stoff kleben – mathematische Gleichungen, Sachbüchern, Literatur. Aber nicht nur. Die BNL ist auch ein Zwischenstopp, wie für die 30-jährige Stéphanie aus Hobscheid. Sie unterrichtet in den umliegenden Banken Französisch: „Wenn ich früh dran bin, trinke ich meinen Kaffee in der Bibliothek, das Gebäude ist einfach schön.“ Manchmal stöbert sie in den Comic-Regalen und blättert durch Neuerscheinungen.

Kurz nachdem die Bibliothek ihre Türen geöffnet hat, sind fast alle Leseplätze besetzt. „Neben dem Gebäude befindet sich eine grüne, bebaubare Fläche; es stellt sich die Frage, wann die Bibliothek ausgebaut wird, um weitere – in erster Linie pädagogische – Dienste anzubieten“, erläutert Claude Dario Conter, der 2020 BNL-Direktor wurde. Das geschah nahezu gegen seinen Willen; das Kulturministerium wollte damals seinen Kopf an der BNL-Spitze, Conter aber wollte zunächst weiterhin das Nationale Literaturzentrum in Mersch leiten. Vor erst fünf Jahren wurde das 38 000 Quadratmeter Bauwerk eröffnet; aber das Bedürfnis nach einem ruhigen Lernort lässt bei Schülern und Studierenden nicht nach. An manchen Tagen kommen über 600 Personen in die Bibliothek; circa 38 000 Personen haben einen Nutzausweis. Wir laufen am Musikraum vorbei. Darin spielt ein junger Mann am elektrischen Piano, auf seinem Rücken ist eine skateboard-fahrende Keith-Haring-Figur abgebildet. „Der Raum ist häufig ausgebucht“, kommentiert Conter. Neben ihm läuft der Chef des Informatikdienstes und Stellvertretende Direktor, Carlo Blum. Seit Blum ins Direktions-team berufen wurde, treten beide fast immer im Doppelpack auf.

Im Bibliothekswesen stehen nicht wenige Herausforderungen an. Mit dem „Plan S“ befindet sich die wissenschaftliche Publikationskultur in einem tiefgreifenden Wandel: Unter anderem die Europäische Kommission hat festgelegt, dass ab 2021 staatlich finanzierte Forschungsergebnisse in frei zugänglichen Publikationsorganen veröffentlicht werden sollen. „Aber aufgepasst, dies bedeutet nicht, dass die Veröffentlichung kostenfrei ist“, erläutert der promovierte Germanist Conter. „Es fallen zwar weniger Lizenzkosten für ein

[...]

[Fortsetzung von Seite 15]

Lese-Abonnement an, aber die Forschungsinstitutionen müssen im Gegenzug erheblich höhere Publikationsgebühren zahlen.“ Diese sind derzeit jedoch nicht überschaubar, da es in Luxemburg keine zentralisierte Stelle gibt, die erfasst wie viele Aufsätze oder Studien von den einzelnen Forschungsinstituten veröffentlicht werden. Deshalb steht die Idee einer nationalen Bibliographie von wissenschaftlichen Dokumenten im Raume. Durch den Paradigmenwechsel vom klassischen Lizenzkostenmodell hin zu Open Access-Publikationen ist die BNL zudem stärker in forschungspolitische Fragen einbezogen. So wird mit dem Fonds National de la Recherche (FNR) und den Partnern aus der Forschung diskutiert, inwiefern Texte ganz ohne Barriere abrufbar sein sollen – das ist fair gegenüber den Steuerzahlern, die die Forschung mitfinanzieren. Allerdings wollen die Verlage in dem Fall weitere Kosten an die Forschungsinstitutionen auslagern.

Neben forschungspolitischen Akzentsetzungen bewältigt die BNL weitere Aufgaben: Sie archiviert seit 2017 luxemburgbezogene Webseiten; über 6,2 Milliarden Dokumente sind es mittlerweile. Zeitschriften, Broschüren und Postkarten werden ebenfalls digitalisiert und archiviert – sie erlauben es Sozialwissenschaftlern, den ideengeschichtlichen Wandel zu erfassen. Einfach ist das nicht, auch aus juristischen Gründen: Die EU-KI-Verordnung ist noch nicht in einer nationalen Gesetzgebung verankert. Bei vergriffenen Büchern beispielsweise stellen sich jedoch keine Fragen nach Urheberrechten, deshalb können diese problemlos in den digitalen Korpus eingespeist werden. Und dieser Prozess kann wiederum die Luxemburgisch-Kenntnisse von Large Language Models verbessern. „Darüber hinaus wird die automatische Verschlagwortung von Bildern vorangetrieben, und das Hinlotsen der Nutzer zu den Regalen über ein GPS-System bald ausgetestet werden. Möglicherweise wird der Büchertransfer innerhalb der Bibliothek künftig vollautomatisch ablaufen,“ erklärt Carlo Blum. Die Automatisierung dürfte die Personalkosten drücken. Ein jährliches Budget von etwa 7,5 Millionen Euro erhält die Nationalbibliothek vom Kulturministerium. 87 Frauen und 60 Männer sind in den neun unterschiedlichen Abteilungen der BNL angestellt, die meisten von ihnen in Vollzeit. Der technische Dienst beispielsweise werkelt, um Ausstellungen aufzubauen und Reparaturarbeiten zu erledigen. Um auseinanderfallende Bücher kümmert sich der Service de Restauration und der Service Public um Ausleihen. Andere logistische Neuerungen könn-

ten den finanziellen Bedarf erhöhen: Derzeit testet man wie der Verleih über Pack-up-Stationen erleichtert werden kann. Außerdem hinkt die BNL gegenüber dem Ausland beim interbibliothekarischen Ausleih hinterher. „Es ist angedacht, die Ausleihoptionen mit universitären Einrichtungen auszuweiten“, meint Claude Conter, der immer, wenn er über die Bibliothek redet, einen ernsten, gar totensten, Tonfall aufführt. „Daneben werden manche Adressaten noch nicht bedient“, sagt der Direktor. Er denke da an Einwohner von Altersheimen, Patienten in Spitälern und Insassen von Gefängnissen.

In den Bibliothekswissenschaften kursiert die Auffassung, dass die überlebensfähige Bibliothek des 21. Jahrhunderts jene ist, die ein breites Lern- und Bildungsangebot anbietet sowie in Medienworkshops investiert. So wundert es nicht, dass die BNL bereits vor ihrer Eröffnung in einem Pressedossier Weiterbildungen ankündigte. Auch Konferenzen finden in der BNL statt, wie am kommenden Donnerstag jene des Historikers Benoît Majerus über die luxemburgische Comicszene und das Comic-Festival in Contern. Bibliotheken bemühen sich, ihr Image der Hol- und Bring-Institution loswerden, sie sind zu Wohnzimmern im öffentlichen Raum mutiert: Ein Ort, an dem man zwar nicht die Schuhe auszieht, sich aber wie zu Hause fühlt; ein Ort, in den man kommt, ohne Eintritt zu zahlen. Ein grauhaariger Rentner sitzt am Dienstagmorgen vor einem Computerbildschirm. „Ich komme fast jeden Tag aus Walferdingen, um in der Bibliothek zu recherchieren“, erklärte er zuvor an der Eingangstür. Zu was er heute recherchieren wird, wusste er beim Ablegen seiner Sachen noch nicht. „Jeden Tag beschäftigt mich eine andere Frage.“

In der Antike waren Bibliotheken bereits öffentlich zugänglich, jedoch öffneten sie erst im 19. Jahrhundert ihre Türen für alle Gesellschaftsmitglieder und erhalten seitdem staatliche Kofinanzierungen. Ebenfalls im 19. Jahrhundert machten Bibliotheken zudem erste Fotokollektionen der breiten Öffentlichkeit zugänglich. Mit dem Aufschwung der Musik- und Filmindustrie integrierten Bibliotheken Mediatheken in ihren Räumlichkeiten. Allerdings haben sich die Dokumente aus den Mediatheken zunehmend in die Cloud verlagert, sodass Nutzer sich die Anfahrt in die Bibliothek sparen können: Über 22 000 Filme sind über Streamingdienste abrufbar. Von den 76 062 Ausleihen im vergangenen Jahr waren nur 6 700 audiovisuelle Dokumente. Mittlerweile ist ebenfalls ein großer Anteil an Büchern als E-book erhältlich, über das Bibnet sind es mehr als eine Million. Laut Eurostat-Erhebungen wird allerdings die Lektüre auf gedrucktem Papier bevorzugt, bisher

In den Bibliothekswissenschaften kursiert die Auffassung, dass die überlebensfähige Bibliothek des 21. Jahrhunderts jene ist, die ein breites Lern- und Bildungsangebot anbietet

konnten sich E-Books nur in skandinavischen Ländern durchsetzen. Das Werk mit Luxemburg-Bezug, das am häufigsten bestellt wurde, war *Le droit judiciaire privé au Grand-Duché de Luxembourg* von Thierry Hoscheid. Einige kommunale Bibliotheken bieten eine Ludothek an, manchmal mit Gaming Bereich. In England und Österreich sind *Library of Things* entstanden, in denen beispielsweise Bohrmaschinen ausgeliehen werden können. Soziale Anlaufstellen befinden sich in finnischen Bibliotheken. Ob auch Luxemburg diese Wege gehen wird, ist noch nicht klar. Für den BNL-Direktor ist jedenfalls eins sicher: „Unser Gebäude ist ein geschützter Raum, in dem Informationen über Recherchen nicht weitergeleitet werden. Wir sind kein kommerzieller Anbieter.“

Am Dienstagmittag waren die automatischen Ausleih- und Rückgabestationen plötzlich abgestürzt. Gleichzeitig postete der Historiker Benoît Majerus von seinem Arbeitsposten im BNL-Gebäude auf X: „Es scheint ein Problem mit eLuxemburgensia zu geben. Ich erhalte die gleiche Fehlermeldung auf allen Browsern.“ Ein Softwareproblem bei einem Drittanbieter hat bis 14 Uhr Probleme verursacht. Der Direktor versichert, dass man trotz gelegentlicher Pannen große Hoffnungen in technische Innovationen setzt. „Der Claude sagt oft in Interviews, wir stünden in der Mitte der Gesellschaft, und dort darf der menschliche Aspekt nicht fehlen“, sagt Carlo Blum seinerseits. Die Digitalisierung könnte die Bibliothek vermenschlichen, so die Rechnung von dem Informatiker: Denn um mehr Zeit für den Empfang der Besucher und die individuelle Beratung zu haben, muss das Personal von lästigen, repetitiven Aufgaben entlastet werden. Eine andere Rechnung könnte lauten: Roboter lesen von Robotern geschriebene Bücher – in einem Gebäude, in dem sie von Robotern empfangen werden. ●

Gesetzesreform

Das aktuelle Gesetz, das im Juni 2010 verabschiedet wurde, regelt die Kriterien, die eine als „öffentliche Bibliothek“ definierte Einrichtung erfüllen muss, um durch das Kulturministerium gefördert zu werden. Von den 160 Bibliotheken haben nur zwölf ein Agrément mit dem Ministerium. Es handelt sich dabei sowohl um von Vereinen getragene Bibliotheken, wie die Weeltzer Ludo-Bibliothék, als auch um kommunal organisierte Dienste, wie die Bibliothek Tony Bourg in Ulfingen oder die Cité Bibliothek im Zentrum von Luxemburg-Stadt. Um das hiesige Bibliothekswesen zu professionalisieren, soll an dem Gesetz gefeilt werden, erläuterte DP-Kulturminister Eric Thill in seiner Abschlussrede während der Assisen des Sektors am vergangenen Freitag. Und auch die Aufgaben von Bibliotheken sollen weiter gefasst werden: Denn Bibliotheken verstehen sich nicht nur als ein Gebäude, das Dokumente bereit stellt, sondern zunehmend als sozialer Ort – er soll junge Menschen an die Leselust heranführen und für Ältere Weiterbildungsangebote organisieren. Das Kulturministeriums will deshalb ein robusteres Budget zur Verfügung stellen, um das Personal auf vielfältige didaktische Aufgaben vorzubereiten. Zusätzlich dürfte es künftig eine Unterstützung für kulturelle Programme geben: Warum nicht Lesungen und Schreibateliers mit Autoren anbieten?

„A wann mer gutt Aarbecht um Terrain an deene verschiddenen Regioune wëlle maachen, jo da brauche mer méi finanziell Ënnerstëtzung“, sowie mehr Personal,

referierte Eric Thill vor einer Woche. Vor allem wurde am Freitagmorgen erneut deutlich, dass „One-Man- und One-Woman-Bibliotheken“, wie sie der Minister nannte, den Anschluss an das digitale Bibnet-Netzwerk häufig nicht schaffen. Und das hat deutliche Konsequenzen, denn er ist das Hauptkriterium, um Beihilfen beantragen zu können. Nun wird vom Ministerium in Betracht gezogen, kleinen Einrichtungen bei der Digitalisierung entgegenzukommen. Künftig soll die finanzielle Unterstützung insgesamt höher gestaffelt werden, und auch thematische Bibliotheken wie die vom CID Fraen an Gender sollen bezuschusst werden. Bisher übernimmt der Staat bis zu 50 Prozent der Personalkosten von öffentlichen Bibliotheken und verteilt einen Zuschuss von bis zu 20 000 Euro für Bücher- oder Mobiliaranschaffungen. Im DP-CSV-Koalitionsabkommen vom Oktober 2023 wurde zudem festgehalten, dass die Anzahl an kommunal geführten Bibliotheken wachsen soll. Aber: „Et ass net de Moment an net richteg, d’ASBL’en ofzeschaffen, ech stinn zu der autonomie-communale“, so der liberale Minister. Die Gemeinderäte müssten sich Bibliotheken freiwillig annehmen. Oder aus einem Anreiz heraus: Für neue Bibliotheken gibt es eine Startprämie; für eine interkommunale Fusion oder Überführung von unterschiedlichen Bibliotheken in kommunale Hand ist eine Subvention von 75 000 Euro vorgesehen. „Wir brauchen keine weiteren kleinen Bibliotheken, sondern mehr Bibliotheken, mit regionaler Ausrichtung“, unterstrich der BNL-Direktor Claude Conter am Freitagmorgen während einem

Rundtischgespräch. „Wëll do ass een Desequiliiber: Mir hunn 100 Gemengen an nëmmen zwielef ëffentlech Bibliothéiken.“ Er sehe zuvorderst im Westen und Osten ein Lücke. Sie gehörten auch nicht in eine Industriezone, sondern „ins Zentrum einer Ortschaft“, betonte Claude Conter, dessen Bibliothek sich am Stadtrand befindet.

Weiterhin müssten öffentliche Bibliotheken mindestens zwölf Stunden die Woche geöffnet sein, um eine staatliche Unterstützung zu erhalten, erläuterte Minister Thill. Aber die Öffnungszeiten dürften nach der Gesetzesreform flexibler gestaltet werden. Der Zugang zu luxemburgischsprachigen Werken müsse zudem „gestärkt werden“ – der Nordpolitiker ist zugleich für das Zenter fir d’Lëtzebuurger Sprooch zuständig. Im Schnitt führen die zwölf öffentlichen Bibliotheken einen Anteil von circa 7 Prozent luxemburgischsprachigen Werken, knapp 60 Prozent deutschen Büchern und fast 25 Prozent französischen. Das spiegelt in etwa die Nachfrage, wobei im Norden vergleichsweise häufiger deutschsprachige Dokumente bestellt werden als im Süden. Schließlich könnte die Einführung eines einheitlichen Ausweises den Zugang zu allen öffentlichen Bibliotheken erleichtern und deren Vernetzung voranbringen. „Die Zusammenarbeit im Bibnet hat vieles vereinfacht“, kommentierte Anita Eydtschmit der Viandener Ourdall-Bibliothek. „Nun kann man Verschlagwortungen von anderen Bibliotheken mit einem Klick übernehmen und sich besser austauschen.“ sm



L'art de l'hospitalité

IIII Loïc Millot

Investir le sol, le bas, voire le souterrain, est quelque chose que l'on voit assez rarement dans le domaine de l'art contemporain, où l'on privilégie plus souvent les hauteurs lumineuses des cimaises. L'exposition *invisibles* s'ancre au contraire dans les abîmes de la société, au fond d'un égout entrouvert d'où surgit une musique punk – un pas de côté menant tout droit à la rue, d'où émergent les damnés de Trixi Weis. Revenues des tréfonds du sous-sol, ses figures d'argile campent à la galerie Nosbaum Reding, changée pour l'occasion en refuge de sans-abris.

Tout en nous confrontant au tabou social de la pauvreté, *invisibles* redéfinit dès ce premier retrait notre rapport à l'espace d'exposition. Et plutôt que le monumental, qui offre tout d'un bloc, l'artiste a humblement privilégié un format modeste pour ses sculptures d'argile. Ce sont des miniatures pétries dans ce matériau pauvre, empreint de mythes créateurs, depuis la glaise dont est fait Adam à la figure du Golem, dont Prague est la capitale mondiale. Trixi Weis le sait bien, elle qui fut la première artiste étrangère à avoir intégré, sous Vaclav Havel, l'Académie des Beaux-Arts. Ses fragiles effigies exigent du spectateur un effort, de son regard aussi bien que de son corps. Car, au sein de cet espace dénudé (les plinthes ont été retirées), où tout se passe finalement à ras de terre, il lui faudra bien sûr se rapprocher, mais aussi se courber, fléchir les genoux, pour que se dévoilent des existences clandestines, cachées sous un toit de déchets. La rencontre se double d'une expérience du regard qui consiste à faire apparaître celles et ceux qui sont socialement relégués, refoulés, abandonnés : les *invisibles*, du titre, en lettres minuscules et au pluriel. Assis, étendus ou recroquevillés, seul ou en couple, chaque gisant disséminé au sol atteint à l'universel, exprime à sa façon simple, presque rudimentaire, la déchéance d'une humanité mondialisée, submergée par le cycle infini de la production et la consommation de biens (de maux ?). Leurs textures synthétiques mêmes (comme le plastique) consignent les contradictions de notre mode de vie. Ces « carapaces » qui s'enroulent autour des êtres humains font émerger une curieuse espèce hybride, qui relèverait du bestiaire post-ou trans-humain, comme dans le film de David Cronenberg, *Les crimes du futur* (2022). Leurs couleurs ponctuellement réparties au

Trixi Weis crée un curieux rapprochement en associant la condition des bannis de notre monde au destin de l'artiste

sol donnent forme à un grand bouquet de fleurs. Tout cela vient faire signe vers la vie et l'œuvre de Weis, si souvent imprégnée d'horticulture.

Par le passé, les pauvres n'ont cependant pas toujours été mis au ban. À ses origines, la tradition chrétienne fut ascétique et particulièrement hospitalière envers les plus faibles ; une société de dons s'amorça. Caravage s'en souvenait au début du 17^e siècle, en faisant des populations les plus misérables les véritables protagonistes du drame chrétien. Un héritage que saint François avait activé au treizième siècle avec la pauvreté volontaire, lorsque commençait à se développer le capitalisme, qui sonnait le début de la « chasse aux pauvres » (le pauvre stigmatisé, connoté négativement). Jusqu'à aujourd'hui, où certaines villes ont fait le choix de décréter des arrêtés anti-mendicité. Non, les pauvres ne sont plus en odeur de sainteté. Telle une fée bienfaisante, Trixi Weis veille à prendre

soin d'eux, les accueille chez elle, au sein de son atelier d'Esch-sur-Alzette, où ses mains leur donnent formes, modèlent leurs expressions et leurs attitudes. Elle accorde à ces fétiches chaleur, attention et protection, avant de les mettre en scène et en musique pour la galerie Nosbaum Reding qui les accueille à son tour.

L'exposition se présente sur ses contours comme un adieu à une époque révolue, ancrée principalement dans les décennies 1980, dont la *playlist* concoctée par l'artiste déploie toutes les nuances musicales, de Bérurier noir (*Macadam Massacre*) aux Pixies (*Dead*), en passant par Grauzone (*Eisbear*) et Nina Hagen (*Naturetrâne*). De cette époque de fêtes, d'insouciance et d'ensauvagement libertaire, une vitrine, sur laquelle est écrit « Vermisst » (disparue), conserve mélancoliquement quelques moments précieux : des dizaines de portraits photographiques auxquels s'est livrée Trixi Weis à différents âges de sa vie. À travers cette mosaïque d'apparences, est célébré l'art de l'artifice et des métamorphoses. On pense, dans une veine analogue, aux autoportraits de Claude Cahun, Sophie Calle ou encore Cindy Sherman, tant pour le dévoilement de leur intimité que pour leur propension à arborer toutes sortes de transformations. On se demande, aussi, quelles sont les personnes qui se trouvent derrière l'objectif et auxquelles s'adressent les regards complices et malicieux de l'artiste. Ce sont, sans doute, les autres invisibles de cette exposition.

De cette façon, Trixi Weis crée un curieux rapprochement en associant la condition des bannis de notre monde au destin de l'artiste. Lequel est mis face à sa vulnérabilité, à sa toujours possible précarité, plus encore à un âge avancé, lorsque le besoin d'un toit, d'un abri où durablement s'établir, se fait alors vivement ressentir. Ni particulièrement « bankable », ni particulièrement « glamour » (s'il le fallait), la manifestation de la plasticienne revêt une importance certaine sur le plan esthétique, social et politique. La sensibilité a des raisons que le marché ignore. ●

Exposition *invisibles* à la galerie Nosbaum Reding project (Luxembourg), jusqu'au 15 juin



Audrey Jonchères

Avec les déchets
comme couverture

Szenen einer Ehe



Benjamin Kaygun,
Luc Feit,
Anna Steffens
und Jil Devresse

IIII Anina Valle Thiele

Die Inszenierung von *Wer hat Angst vor Virginia Woolf?*, eine Koproduktion des Staatstheater Mainz mit den Théâtres de la Ville de Luxembourg, kann selbst Luc Feit nicht retten

Um einen Ehekleinkrieg im Wohnzimmer zu inszenieren, braucht es nicht viel Requisiten. Im kleinen Saal im Grand Théâtre füllt ein überdimensionales Sofa auf einem roten Teppich die Bühne. Dahinter kündigt eine Reihe Alkoholflaschen vom Gelage. Ein Klavier ist getrennt durch einen Vorhang, hinter dem man schemenhaft die Figuren erkennen kann.

Edward Albee zählt neben Tennessee Williams und Arthur Miller zu den wichtigsten US-amerikanischen Dramatikern der Nachkriegszeit. Mit seinem 1962 uraufgeführten Ehedrama *Wer hat Angst vor Virginia Woolf?*, das schonungslos die Probleme zweier Paare in Szene setzt, gelangte er zu Ruhm. Richtig bekannt werden sollte das Stück, das seitdem als Mutter aller ehelichen (Schlamm-) Schlachten gilt, aber erst durch Mike Nichols' Verfilmung mit Elizabeth Taylor und Richard Burton (1966).

Das meistgespielte Stück von Albee (*Who's Afraid of Virginia Woolf?*) beginnt mit einem Witz, von dem das Publikum nur die Pointe erfährt. Gefallen ist dieses Wortspiel (eine Abwandlung von „Wer hat Angst vorm bösen Wolf?“) auf einer Akademiker-Party, von der Martha und ihr Ehemann George in aufgeheizter Stimmung zurückkehren.

In den schwelenden Ehekrieg platzen spät nachts noch Universitätskollege Nick, ein karrieregeiler Biologieprofessor, und dessen Ehefrau Honey, die Martha zuvor zu einem späten Drink zu sich nach Hause eingeladen hat. Die anfangs beschwingte Stimmung schaukelt sich schnell hoch. In dem wüsten Schlagabtausch peppen Wünsche, Hoffnungen und verlorene Lebensträume auf — Martha und George breiten die Probleme ihrer 20-jährigen Partnerschaft vor den Gästen aus und diese, zunächst nur Zaungäste, werden flugs in den Streit hineingezogen.

Mittlerweile wurde der Bühnen-Klassiker von Alissa und Martin Walser neu übersetzt. Aus-

gehend von dieser Textgrundlage inszeniert der gebürtige Hildener K.D. Schmidt, Leitender Regisseur am Staatstheater Mainz, das Stück als Koproduktion zwischen dem Staatstheater Mainz und den Théâtres de la Ville de Luxembourg. Als Luxemburger Part gibt Luc Feit den Geschichtsprofessor George, Jil Devresse spielt die junge Honey.

Martha nutzt die Gelegenheit, um ihren Mann vor den Gästen nach Strich und Faden zu demütigen – so war es nicht nur in den 60ern, so erlebt man es ja noch heute. Sie wirft George vor, er sei als Mensch, Mann und Historiker ein totaler Versager. „Ich find dich zum kotz-en!“, wirft Martha (Anna Steffens) George so anfangs genüsslich an den Kopf. Ein Satz, der die Arena eröffnet und in dem Kampflust liegt, aber eben auch die tragische Angewiesenheit aufeinander.

Das Stück gilt als Mutter aller ehelichen (Schlamm-) Schlachten

George (Luc Feit) wirkt in seinen zu großen Hosen wie ein Clown. Doch er hat in der zu Beginn schleppenden Inszenierung die Hosen an; nicht nur in rhetorischer Hinsicht, auch schauspielerisch spielt Feit die drei anderen mit seiner Bühnenpräsenz so an die Wand, dass sie recht blass wirken.

Der junge Professor Nick (Benjamin Kaygun) im schlechtsitzenden karierten Anzug steht irgendwie neben sich. Seine junge Frau Honey (Devresse) stürzt sich (auch optisch im Samtkleid und mit Schleife im Haar das Häschen gebend) nichts ahnend in den Abend und hüpf anfangs noch vergnügt auf dem Sofa herum. Jil Devresse erweist sich zwischen kindhafter Naivität und Überdrehung als perfekte Besetzung für die Rolle der Honey.

Das Stück vereint Versatzstücke einer turbulenten Salonkomödie mit Elementen eines exemplarischen Psychodramas, der Ehe Tragödie und des absurden Theaters ... Mag die Handlung auch simpel wirken, so ist es doch ein Kunststück, einen plausiblen Spagat zwischen diesen Elementen hinzukriegen und Interesse an den Personen zu wecken. Fairerweise muss man sagen: Es hilft den Schauspieler/innen nicht gerade, wenn in den Zuschauerrängen noch laut Handys klingeln. So verliert Anna Steffens (Martha) kurz die Fassung und brüllt ins Publikum; Leute, macht doch Eure Mobilspielzeuge aus! Ein kurzer Störeffekt mit pädagogischer Wirkung, macht er einem nur klar, dass das Durchbrechen der Vierten Wand bei Albee dazugehört wie der V-Effekt zu Brecht.

Freimütig wirft natürlich auch George Martha Gehässigkeiten an den Kopf und setzt über die Frau im mittleren Alter in die Welt, sie sei 65. „Wenn Marta sich umzieht, werden wir noch ein paar Tage hier sitzen“, verkündet er hämisch und nutzt die Zeit, um Honey anzubaggern. Wenn Martha von ihrem Sohn schwärmt, wird eine nicht kitschfreie Videoeinlage mit kleinem Jungen am Meer eingeblendet. George versucht das verschreckte junge Paar zu beruhigen, indem er relativiert: „Martha und ich haben gar nichts, wir üben bloß.“

Der giftige Schlagabtausch erinnert an die Zimmerschlachten Yasmina Rezas (etwa *Le Dieu du carnage*, 2007), zumal die beiden Männer sich nichts geben. Sobald Honey zum Kotzen aufs Klo verschwindet, spart auch Nick nicht an Gehässigkeiten über seine Frau und ihre Scheinschwangerschaft: „Zuerst war sie aufgeblasen, dann fiel sie in sich zusammen ...“.

Die zersetzende Eheschlacht zwischen George und Martha entlarvt die Fadenscheinigkeit des American Dream. Ursprünglich sollte das Stück denn auch „Austreibung“ („Exorcism“, so wie der dritte Akt) heißen. Doch anfangs plätschert die Inszenierung recht zäh vor sich hin. Die vulgären Spielchen laufen ins Leere. Irgendwann bestellen sie einen „Wixxie“ und George fingiert einen Tobsuchtsanfall. Wenn es in Parolen mündet wie „Wir ficken die Hausfrau, gib's dem Gast!“, sehnt man sich nach der Pause.

Danach wird's tatsächlich besser. Die Front verschiebt sich. Martha und George gehen nun gegen die Gäste, und trotzdem erscheint Albees Plot übersetzt wie in Leichte Sprache.

Wenn Martha über ihren vermeintlichen Sohn halluziniert, wird jedem klar, dass sich Wunschtraum und Hirngespinnst längst zu einer ausgewachsenen Paranoia verdichtet haben. Und während Nick unbeholfen versucht Martha zu besteigen, ist George nur müde amüsiert: „Halt's Maul, Hengst!“

Im dritten Akt wird Martha jäh aus ihrer Fantasiewelt gerissen. Am nächsten Tag wäre der erfundene Sohn 21 Jahre alt geworden ... Doch durch seine eigenmächtige Fortführung „ihrer Geschichte“ lässt George den Sohn sterben. Als Martha erkennt, dass sie keinen Sohn hat, zu dem sie sich flüchten kann, sieht sie ein, dass sie auf George angewiesen ist wie er auf sie.

Honey kommt zu sich, blickt ehrfürchtig und fasziniert zu ihr auf und kräht bestimmt: „Ich will ein Kiind!“ Und selbst Nick dämmert es irgendwann: „Ihr habt gar keine Kinder bekommen können.“

Das Ende wird auch im Grand Théâtre konventionell und pädagogisch interpretiert und ist doch auch tröstlich: Wenn Martha gebrochen vor dem Scherbenhaufen der geplatzten Illusionen sitzt, ist ein Neuanfang möglich. Im Gegensatz zu Strindberg, auf den Albee Bezug nimmt, lässt er seinen Figuren nach schmerzvoller Desillusionierung die Chance auf neue Lebensperspektiven. Dennoch lässt diese Inszenierung die Zuschauer/innen recht unbetieilt und ist schnell wieder vergessen. ●

Wer hat Angst vor Virginia Woolf?, Regie: K.D. Schmidt; Mit: Jil Devresse, Benjamin Kaygun, Luc Feit, Anna Steffens. Eine Koproduktion von Les Théâtres de la Ville de Luxembourg und dem Staatstheater Mainz. Keine weiteren Vorstellungen.

Notizen aus Cannes (2)

IIII Marc Trappendreher

Es lässt sich immer darüber streiten, inwiefern die Urteile einer Fachjury aus Filmschaffenden tatsächlich aussagekräftig sind über die Breite der Filmauswahl eines so prestigeträchtigen Festivals wie dem von Cannes. Von der überaus hohen Diversität, die die Filme, untereinander betrachtet, besitzen, ganz zu schweigen. Auf jeden Fall sind die Jury-Entscheidungen werbewirksame Momente, die der Karriere der Filme helfen. Aussagekräftiger als die hochgradig politisierte und selbstgefällige Oscar-Verleihung sind die Auszeichnungen in Cannes allemal, drücken sie doch ein stärkeres Moment cinephiler Kultur aus. Das diesjährige Festival stand besonders unter dem Zeichen des weiblichen Blicks und der bedächtigen Alterswerke. Die Goldene Palme gewann das US-amerikanische Drama *Anora* von Sean Baker. Der iranische Film *The Seed of the Sacred Fig* von Mohammad Rasolouf wurde mit einem Spezialpreis geehrt und erhielt den Preis der Filmkritik. Der Große Preis der Jury ging an den von der Luxemburer Firma Les Films Fauves koproduzierten indischen Film *All We Imagine as Light* – ein Beziehungsdrama um drei Krankenschwestern. Es ist der erste indische Beitrag in Cannes seit 30 Jahren.

Die 77. Ausgabe der Filmfestspiele an der Croisette ließ eine Tendenz für Weiblichkeit und Emanzipationsgeschichten erkennen, die sich auch in den Preisträgerfilmen spiegelt. Die Goldene Palme für *Anora* von Sean Baker ist ein erstes Beispiel. Der amerikanische Drehbuchautor und Regisseur von Filmen wie *The Florida Project* (2017) und *Red Rocket* (2021) präsentierte einen „unglaublich menschlichen Film, der unsere Herzen erobert hat, uns lachen und hoffen ließ, der uns das Herz gebrochenen hat und dennoch nie die Wahrheit aus den Augen verlieren ließ“, so die Worte von Jurypräsidentin Greta Gerwig zu einem Film, der um die Beziehung zwischen einer jungen Frau und dem Sohn eines russischen Oligarchen kreist. Den Preis der Jury erhielt *Emilia Pérez* von Jacques Audiard, ein Genre-Hybrid aus Gangsterfilm und Musical, das diese gewagte Mischung

Das Festival ließ eine Tendenz für Weiblichkeit und Emanzipationsgeschichten erkennen

indes sehr spielerisch handhabt. *Emilia Pérez* erzählt von der mexikanischen Anwältin Rita (Zoe Saldaña), die den besonderen Ruf genießt, auch die schwierigsten Fälle zu gewinnen. Nach anfänglichem Zögern erklärt sie sich schließlich auch dazu bereit, dem Drogenboss Manitas del Monte (Karla Sofía Gascón) einen Neuanfang zu ermöglichen, als dieser sich einer geschlechtsumwandelnden Operation unterziehen will. „Me falta cantar. Me falta desear“, heißt es an einer Stelle; eine Dialogzeile, die den Sehnsuchtsgedanken und das Rhythmusgefühl des Films gut wiedergibt. Ganz im Zeichen der Diversität stand auch der Preis für Karla Sofía Gascón, sie ist die erste Trans-Frau, die in Cannes als beste Schauspielerin ausgezeichnet wurde, neben den Kolleginnen Selena Gomez, Adriana Paz und Zoe Saldaña für ihre schauspielerische Leistung in *Emilia Pérez*. Als bester männlicher Darsteller wurde Jesse Plemons in *Kinds of Kindness* geehrt. In dem neuen Film des Griechen Giorgos Lanthimos übernahm er gleich drei verschiedene Rollen, die doch ähnlich gelagert sind.

Den Preis für das beste Drehbuch erhielt Coralie Fargeat für *The Substance* – einen radikaleren, transgressiveren Beitrag

hat der diesjährige Wettbewerb nicht gesehen. Fargeat erzählt in ihrem zweiten Spielfilm nach *Revenge* (2017) einmal mehr von dem Versuch einer weiblichen Emanzipation. Als feministischer Body-Horrorfilm knüpft *The Substance* an die frühen Werke David Cronenbergs und David Lynchs an. Zynischer, schwarzhumoriger und desillusionierter hat wohl kaum ein Film der vergangenen Jahre die Werbeindustrie und den Objektstatus der Frau in dieser betrachtet. Fargeat gestattet sich zunächst ein äußerst konturiertes Handlungsschema: Das Produkt „The Substance“, das dem Film seinen Titel verleiht, verspricht eine besondere Form der ewigen Jugend – der Verweis auf Oscar Wildes Dorian Grey ist auffällig gesetzt: Davon macht das Fitness-Model Elizabeth Sparkle (Demi Moore) gerne Gebrauch, nachdem ihr misogynen und schmieriger Manager Harvey (Dennis Quaid) sie wegen ihres fortgeschrittenen Alters abgesetzt hat. Die mysteriöse Substanz vermag eine jüngere, schönere und vollkommenere Version von Elizabeth zu erzeugen. Die einzige Bedingung dabei: Elizabeth muss mit ihrem zweiten Ich, Sue (Margaret Qualley), in tiefer Symbiose koexistieren und die Zeit teilen – eine Woche für Elizabeth, eine Woche für Sue. Diese Regel zu missachten, würde die „perfekte Balance“ zerstören. Sue aber will bald mehr, und die Katastrophe nimmt ihren Lauf.

Zunächst drängt in diesem Film alles, bis hin zur unmittelbaren Formensprache, auf äußerste Künstlichkeit: Den weiblichen Körper als Werbekörper, den Agathe Riedinger in ihrem Wettbewerbsfilm *Diamond brut* überaus sparsam und veristisch in der Erscheinung fokussiert hat, behandelt Fargeat äußerst formbetont und drängt damit auf die reinste Oberfläche in einer Welt der Oberflächlichkeit. Darin liegt bereits die Tiefe ihres Ansatzes: Fargeat konzentriert sich ganz auf die Frage der Selbstachtung und des Selbstwertgefühls, dessen Störung sie mit formalsprachlichen Übersetzungen in dem Feld des *body horror* metaphorisiert. Die künstlich-bizarren Welten eines David Lynch, dessen

Anora von Sean Baker erhielt die Goldene Palme



Le Pacte

Lost Highway Fargeat ganz direkt zitiert, kombiniert sie mit der ungemein affizierenden Ekelerregung des *body horror*, wie David Cronenberg das besonders in den Achtzigerjahren mit Filmen wie *The Fly* (1986) oder *Dead Ringers* (1988) betrieb. In *The Substance* setzt die Missachtung des natürlichen Laufs des Lebens den Horror frei; eine Missachtung von fest tradierten Vorstellungswelten, die von der Unterhaltungs- und Konsumindustrie genährt wurden. Fargeat bettet auch *The Substance*, ihren zweiten Film, in ein farbenstarkes Spektakel, das die grelle Palette ihres ersten Films *Revenge* wieder erinnern lässt. Das ist ein ganz selbstreflexives kritisches Moment der eigenen Schaulust im Film.

Bei der Preisverleihung nicht berücksichtigt wurden vor allem zwei Filme, die eher konventionell erzählt sind und weniger durch experimentelle Formensprache hervorstachen: *The Apprentice*, der erste englischsprachige Film von Ali Abbasi, und *Limonov – The Ballad* von Kirill Semjonowitsch Serebrennikow. *The Apprentice* zeichnet die frühen Jahre und den Aufstieg des jungen Donald Trump (Sebastian Stan) nach, der von seinem Mentor, dem Anwalt Roy Cohn (Jeremy Strong), die Anleitung zum Erfolg erhält. Lediglich drei einfache und überaus simplizistische Grundsätze sollen der ganzen Komplexität der Welt gerecht werden. Abbasis Film ist ein Hybrid-Werk, das allerlei Bezugsquellen vermischt. Das macht den Reiz dieser tiefschwarzen und zynischen Dekonstruktion einer pervertierten Form des amerikanischen Traums aus. Zum einen dienen als wichtigste Bezugsquellen Trumps gleichnamige Reality TV-Serie *The Apprentice* und sein Buch *The Art of the Deal*; beide machten ihn populär. Zum anderen verwischt Abbasi die Grenzen formal fast gänzlich, und zwar so, dass sich ein stilsicheres *mockumentary* herausbildet.

Viel transparenter ist Serebrennikows *Limonov – The Ballad* angelegt: Ben Whishaw gibt darin den russischen Dissidenten Eduard Weniaminowitsch Limonow, der in Charkiw aufwuchs und seinen Gedanken als Schriftsteller zum Ausdruck verhelfen konnte. Augenfällig ist das Interesse, das der Dissident Serebrennikow an dem Dissidenten Limonow bekundet – die Rohheit dieser Figur, ihre Ambivalenzen, ihre unsympathische Art machen das Faszinierende dieser hageren Gestalt für ihn erst recht aus. Rein oberflächlich als Polit-Thriller organisiert, unternimmt *Limonov – The Ballad* eine große zeitliche Rückschau, die von Russland und dem Ende der Sowjetunion erzählt. In einem seiner poetischsten Momente wird sogar recht sinnfällig die Idee der Zeitreise inszeniert.

Neben der Körperlichkeit waren auch die Nacktheit und die befreite Lust ein zentrales Thema in Cannes. Bei Sean Baker und bei Coralie Fargeat, besonders aber in *Motel Destino* von Karim Aïnouz, der mit seinem englischsprachigen Debütfilm *Firebrand* schon vergangenes Jahr in Cannes vertreten war. *Motel Destino*, der sich selbst als „tropischer Noir“ bezeichnet, erzählt von Heraldo (Iago Xavier), der nach einem Zerwürfnis mit seiner Bande fliehen muss und in dem Sexhotel „Motel Destino“ Unterschlupf findet. Der Erotik-Thriller handelt vom Animalischen, von befreiter Lust und Voyeurismus, entwickelt aber nur selten eine Aus-

sagekraft. Auch die stilistischen Anleihen bei der Neo(n)-Noir-Ästhetik von Nicolas Winding Refn erreichen nur selten die Größe, mit welcher der Däne operiert.

Grundsätzlich bestätigte sich auch dieses Jahr in Cannes die Tendenz, dass die jüngere Generation der Filmschaffenden sich im Wettbewerb durchsetzt. Die Veteranen eines einst modernistischen Kinos – Francis Ford Coppola, Paul Schrader, David Cronenberg oder noch der französische Filmemacher Christophe Honoré – gingen leer aus.

Honorés *Marcello Mio* ist eine Komödie über das schwierige Verhältnis von Chiara Mastroianni zu ihrem überlebensgroßen Vater Marcello Mastroianni, der Legende des italienischen Kinos der Goldenen Jahre. Doch auch über das *crossdressing*, das der Film als komödiantisches Potenzial nutzt, wirft *Marcello Mio* Fragen zum Transgender auf, die für den Film so womöglich nicht angestrebt wurden. Ansonsten erschöpft er sich in einer hermetischen Blase von Filmverweisen. Während Coppola sich mit *Megalopolis* ein womöglich letztes großes filmisches Denkmal setzen wollte, operiert Schrader in *Oh, Canada* viel bedächtiger, immerzu aber von der Frage des eigenen Nachlasses, der

Auch dieses Jahr bestätigte sich die Tendenz, dass die jüngere Generation der Filmschaffenden sich im Wettbewerb durchsetzt



The Substance von Coralie Fargeat: Preis für das beste Drehbuch

Angst vor dem Tod und der kollektiven Erinnerung umgetrieben. Überwiegend negativ rezipiert wurde David Cronenbergs *The Shrouds* um den trauernden Karsh (Vincent Cassel), der mittels hochmoderner Technologien mit seiner verstorbenen Frau Becca (Diane Kruger) weiterhin verbunden sein, ihrer Leiche sogar beim Verwesen zusehen will. Ein morbid-makabres Gedankenspiel ohne Hintersinn ist Cronenbergs neuer Film aber nicht. Zwar verzichtet Cronenberg auf das affizierende Moment des *body horror*, den er gleichsam den Kolleginnen Julia Ducourneau und Coralie Fargeat für eine feministische Lesart überlässt. Dennoch ist *The Shrouds* dem *body horror* verpflichtet; neben Cronenbergs letztem Film *Crimes of the Future* ist *The Shrouds* eine gedanklich stärkere Rückkehr zu seinen Anfängen. Um das Themenfeld der Trauer, das Cronenberg für Überlegungen um Verschwörungstheorien öffnet, entwickelt der 81-jährige kanadische Regisseur so verstörende wie anregende Bilder zur menschlichen Körperlichkeit und der Technologie als eine mögliche Utopie oder Anti-Utopie. Der zeitnahe Verlust seiner Ehefrau bildet die autobiografische Basis – Vincent Cassel ist bis ins äußere Erscheinungsbild Cronenberg nachempfunden –, auf der Cronenberg seinen hochintellektuellen, überaus sperrigen Film anlegt. Ein Erzählkonvolut, das sich besonders in der Mitte der Laufzeit des Films derart verknotet und in sich selbst verschlossen hat, dass eine Rekonstruktion der Handlung nahezu unmöglich erscheint.

Zum Abschluss der diesjährigen Filmfestspiele an der Croisette durfte der US-amerikanische Regisseur und Produzent George Lucas vergangenen Samstag die Goldene Palme für sein Lebenswerk entgegennehmen – sein langjähriger Weggefährte Francis Ford Coppola hielt die Laudatio. Der Schöpfer des popkulturellen Phänomens *Star Wars* wurde erst kürzlich achtzig Jahre alt. Neben Coppola war Lucas ein maßgeblicher Wegbereiter für die Erneuerung des US-Kinos der Siebziger- und Achtzigerjahre. Die neue kommerzielle Ausrichtung Hollywoods hat gerade der einstige Indie-Filmemacher nachhaltig geprägt. ●



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays. Sur papier et en digital. Gratuitement pendant un mois. Faites le test.

**zbelgacem@land.lu
(+352) 48 57 57 . 1**



Blüh auf!

IIII Martin Ebner

Metall-Gewinnung aus Pflanzen wird zu einer Ergänzung für traditionellen Bergbau

Prächtig leuchtende, süß duftende Blütenpolster, dazwischen Bergleute mit Unkrautharken und Gartenscheren – sieht so die Zukunft des Bergbaus aus? Tatsächlich will der Stahlhersteller Aperam jetzt Nickel vom Acker gewinnen. Jäten und Pestizide sind dabei wahrscheinlich nicht einmal nötig. Spezielle Pflanzen kommen gut allein zurecht: Metallophyten wachsen auf nährstoffarmen Böden, wo sonst kein Kraut gedeiht, und ihre Blätter sind für Fressfeinde ungenießbar. Vielleicht fallen beim Verbrennen der Biomasse sogar noch Ökostrom und Dünger für andere Gewächse an. Langsam wird es auch Zeit für umweltfreundliche Metall-Ernte.

Als die Botanikerin Ornella Vergnano anno 1948 in der Toskana Pflanzen fand, die pro Gramm Trockengewicht bis zu 10 Milligramm Nickel enthielten, wollte das niemand glauben. Schwermetalle sind für die meisten Lebewesen tödlich, einmal abgesehen von Spurenelementen. Etwas besser erging es dem Studenten Alan Baker, der in den 1970er Jahren in stillgelegten Bergwerken bei Sheffield auf verseuchten Böden Gewächse bemerkte: Er fand in dem Agrarwissenschaftler

Rufus Chaney immerhin einen Mitstreiter, der keine Rechenfehler vermutete.

Baker und Chaney entwickelten ein Verfahren, vergiftete Böden mit Hilfe von Pflanzen für die Landwirtschaft nutzbar zu machen und dabei Metalle zu gewinnen. Selbst dieser doppelte Gewinn lockte aber lange niemanden. Erst im Jahr 1995 konnte mit Geld der US-Firma Viridian Resources das „Phytomining“ patentiert werden. Dann passierte... gar nichts. Die Investoren nutzten die Methode nicht, blockierten jedoch die weitere Entwicklung. Erst als 2015 das Patent auslief, kam wieder Schwung in den vegetabilen Bergbau.

Weltweit forschen nun mehr als 20 Arbeitsgruppen zu Pflanzen, die nicht nur organische Sprengstoff- oder Erdöl-Rückstände, sondern auch Metall-Ionen, zuweilen sogar radioaktives Cäsium aus der Erde ziehen und in ihren Zellen einlagern können, ohne selbst Schaden zu nehmen. An der Universität für Bodenkultur in Wien, der Universität Montpellier, im EU-Projekt Plantmetals und anderswo werden jetzt zum Beispiel

Im vergangenen Jahr hat der in Luxemburg ansässige Konzern mit Econick ein Joint-Venture namens Botanickel gegründet

Herbarien mit XRF-Röntgenfluoreszenz-Spektrometern gescannt. Wenn sich in Eukalyptus-Blättern Goldpartikel finden, liegt der Verdacht nahe, dass der Baum mit seinen tiefen Wurzeln an eine Goldader gestoßen ist.

Mittlerweile sind über 700 Hyperakkumulator-Pflanzen bekannt, vor allem aus den Familien der Kreuzblütler und der tropischen Phyllanthaceae. Von Natur aus wachsen sie gerne auf Ser-

pentinböden, die reich an Chrom, Kobalt und anderen giftigen Wertstoffen sind. In ihren Blättern kann mehr Metall konzentriert sein als in der Erde unter ihnen. Forscher der Universität Bochum fanden an der tschechischen Grenze Hallersche Schaumkresse (Arabidopsis halleri) mit einem Trockengewicht-Anteil von 5,4% Zink und 0,3% Cadmium. Antony van der Ent, ein Wissenschaftler der Universität Wageningen, entdeckte in Malaysia an den Abhängen des Kinabalu-Bergs einen Strauch, dessen Saft von Metall intensiv blaugrün gefärbt wird: Die Blätter enthalten 2,8 Gewichtsprozent Nickel. Zu Ehren der Phytomining-Pioniere taufte er das erstaunliche Geschöpf Phyllanthus rufuschaneyi.

Das EU-Projekt Life-Agromine, das von der Universität de Lorraine koordiniert wurde, hat von 2016 bis 2021 einen ganzen Phytomining-Zyklus praktisch erprobt, und zwar für die bisher am besten erforschte Nickel-Gewinnung. Als besonders geeignet erwies sich dafür Alyssum murale: Mauer-Steinkraut blüht sehr schön und verbreitet sich zunehmend als Zierpflanze – galt auf Feldern aber bislang nur als wertloses Unkraut.



Alyssum murale



Arabidopsis halleri



T
A
B
L
O

FESTIVAL

Diddelenger Melange

Ein vertretbares Konzept für eine Mischung aus lokalen Acts und Künstlerkollektiven und internationalem Flair scheint das Usina-Festival gefunden

zu haben. Dieses Wochenende findet es erneut in Düdelingen NeiSchmelz statt, mit unter anderem eingängigem Indierock aus Leeds (English Teacher), deutschem Rap mit Pandamaske (Cro), belgischem Rock (Kids with Buns), koreanischem Pop (Balming Tiger) und einem Who's Who der luxemburgischen Szene (Tali, frisch aus Malmö, C'est Karma, Culture the Kid, Bartleby Delicate, Chaild und, by proxy, Say Yes Dog aus Berlin). Wer sein Kind auf eine Musikkarriere vorbereiten will, kann das am Sonntagnachmittag in einem Workshop „Djing for

Kids“ mit Miss Sappho tun, es sind Schreib-, Druck- und Malateliers sowie eine Fahrradwerkstatt im Angebot. Zugänglich ist das Usina-Festival insofern, dass ein Ticket für den Samstag 66 Euro kostet – am Sonntag jedoch freier Eintritt ist. Ein Zeichen dafür, dass lokale Kulturpolitik auch im Minett gelingen kann. SP

COUP DE GUEULE

Marc Henri Reckinger détroussé

Une sainte colère, rien d'autre pour vous saisir en

apprenant le titre choisi par les responsables du MNAHA pour l'exposition de Marc Henri Reckinger en octobre prochain : *De Revoluzzer... Lëtzebuurger Konschtpräis*. Un qualificatif dégradant, déshonorant, comme un coup de pied au-delà de la mort de la bien-pensance. Il n'y a qu'à ouvrir un dictionnaire : en luxembourgeois, ça revient, comme en allemand, à rapprocher notre artiste lauréat, *abwertend, Person die sich als Revolutionär aufspielt...*, d'un *Radikalinski*. À faire d'un homme, d'un artiste engagé un *Salonrevoluzzer*. L'auteur de ces lignes n'a pas

fait partie du jury du Konschtpräis, contrairement à la première édition du prix. Il n'était, il n'est demandeur de rien. Il souscrit à cent pour cent au choix de cet artiste. Et ne peut être que choqué par ce titre, et bien plus, par l'éviction par ceux du Marché-aux-poissons d'un des membres du jury, sans doute la personne la plus compétente sur Reckinger et sur son époque, sur lesquels personne n'a atteint le même niveau de connaissance. Pas question de limiter la liberté d'une institution : des erreurs peuvent être commises, elles sont pardonnables, à moins

qu'on persévère. Pas question non plus d'en appeler à l'autorité, rien de plus contraire à l'esprit même de l'artiste. Seulement, le Konschtpräis et l'exposition qui y est associée sont le fait du ministère de la Culture. Il reste à savoir si lui veut cautionner pareil comportement de charognards. LK

EXPORT

Brognon-Rollin à Dublin

Rua Red est un espace d'art contemporain au sud



Von Versuchsparzellen in Griechenland, Spanien, Österreich, vor allem aber in Albanien wurden pro Jahr gut 2 Tonnen Biomasse geerntet und verbrannt. Das zur Verwertung gegründete Start-up Econick hat dann aus der Asche mit Schwefelsäure jeweils etwa 15 Kilo hellblaue Nickelsalze und graues Nickeloxidpulver extrahiert.

Fazit der Phytominer aus Nancy: Die heute bekannten Metallophyten können mit Spitzhacke, Sprengstoff und Bagger preislich nicht konkurrieren. Sie sind aber „eine nicht-zerstörerische Alternative“ zu verwüsteten Mondlandschaften und giftigen Abraumhalden. Sie haben auch wirtschaftlich „ein starkes Potential“, wenn hochwertige Metalle, etwa Seltene Erden, in geringen Konzentrationen über große Flächen verteilt sind. Herkömmlicher Nickel-Bergbau lohnt sich derzeit bei Erzen ab ungefähr 1 % Nickelgehalt - die Asche von Metallophyten enthält 25 bis 30 %. Aufzucht, Ernte und Verarbeitung von Pflanzen ist zwar nicht umsonst, andererseits entfallen Kosten für Abfallentsorgung, Boden-Entgiftung, Wasserreinigung und Renaturierung.

Der erste Kunde von Econick war die Kristallerie Daum. Bei einer kleinen Glasskulptur à 540,- Euro

sollte es auf einen Zuschlag für umweltfreundliche Zutaten nicht ankommen. Tatsächlich ist die mit Bio-Nickel grau gefärbte Schildkröte „Luth“ nun zumindest im Online-Shop ausverkauft. In der freien Wildbahn wird Nickel allerdings nicht in erster Linie für Luxusprodukte gebraucht, sondern für die Stahlveredelung, zum Beispiel für Batterien, Turbinen oder auch Münzen. Die Hersteller von Legierungen sind weit von Endkunden entfernt. Vielleicht nehmen sie trotzdem einen Bio-Aufpreis in Kauf, wenn Nebenprodukte wie Kali-Dünger oder Abwärme einen Ausgleich schaffen. Oder sie arbeiten daran, die Kosten für Öko-Metalle zu senken.

Um 100 Kilo rostfreien Edelstahl herzustellen, braucht Aperam 8 Kilo Nickel. Aperam besitzt keine eigenen Minen. Der Nickelpreis schwankt wild. Legendar der „Nickel-Squeeze“ vom März 2022: in zwei Handelstagen eine Verteuerung um 250 %. Dass die Börsen in London und Chicago neuerdings russisches Nickel ganz ausschließen, beruhigt die Versorgungslage nicht unbedingt. Dazu kommt ab 2026 das „CO2-Grenzausgleichssystem“ der EU (CBAM). Aperam will „klimaneutral“ werden und erprobt in Brasilien bereits Holzkohle. Da erscheint Phytomining gar nicht

mehr so verrückt: Im vergangenen Jahr hat der in Luxemburg ansässige Konzern mit Econick ein Joint-Venture namens Botanickel gegründet.

Bis zum Jahr 2030 will Aperam vollständig auf Recycling- und Bio-Nickel umsteigen. Dabei sollen Metallophyten rund ein Viertel des heutigen Primär-Nickels ersetzen. Die Asche der verbrannten Biomasse soll von Recyco, einer Aperam-Filiale, in Saint-Denis bei Paris zu Ferronickel verarbeitet werden. Botanickel will dafür „auf einigen 10.000 Hektar“ Metallophyten anbauen und „einige hundert Kilo Nickel pro Hektar und Jahr“ ernten. Wo welche Pflanzen geerntet werden, will Aurélien Buteri, der Leiter des Projekts, nicht genauer verraten. Botanickel hat aber auf der Insel Borneo eine Filiale gegründet: Wer sich auf die gerade ausgeschriebene Stelle als „Metal Farming Plantation Manager“ bewerben will, sollte bereit sein, seinen Wohnsitz nach Turuntungon beim Kinabalu-Berg zu verlegen.

Offen bleibt vorerst die Frage, wie grün der Bio-Bergbau wirklich wird. Bereits heute wird ein Fünftel allen Kupfers mit „Biomining“ gewonnen: In Chile und Finnland wird Erz zu riesigen Halden aufgeschichtet und dann mit Hilfe von Bakterien

ausgelaugt. Greenpeace ist allerdings dagegen, denn kontaminierte Wasserströme lassen sich schlecht kontrollieren. Gentechniker machen sich weniger Sorgen zu Kollateralschäden: Besonders Amerikaner und Chinesen arbeiten an Metallophyten mit mehr Biomasse, schnellerem Wachstum und höherem Metallgehalt. Die Designer Giovanni Innella und Gionata Gatto planen auch schon für den Bio-Goldrausch: In ihrem Projekt „GeoMerce“ haben sie an Hyperakkumulator-Pflanzen Metallsensoren befestigt, die gleichzeitig die Preise der Londoner Metallbörse abrufen und so den aktuellen Wert der Gewächse berechnen. Der Blumentopf wird zum Finanz-Asset. ●

Südlich von Thionville wurde in Uckange beim ehemaligen Hochofen U4 ein Versuchs- und Demonstrationsfeld zu Bodensanierung und Phytomining angelegt: econick.fr

Econick und Botanickel präsentieren sich am 11. und 12. Juni im Parc Floral de Paris bei einer Messe für Bionik und Bio-Inspiration: biomimexpo.com

Antony van der Ent und andere Forscher haben ein grundlegendes Buch zu Metallophyten herausgegeben: Agromining: Farming for Metals (Springer Verlag, 2. Auflage 2021)

de Dublin qui met en valeur des artistes en lien avec le cadre sociopolitique de son quartier de Tallaght. Le duo Brognon Rollin a été invité par la directrice Maoliosa Boyle pour un solo show qui durera tout l'été (du 7 juin au 30 août). Sous le titre *Templates of Chance*, les artistes reviennent sur un sujet qui



leur est cher, l'addiction. Ils ont travaillé avec la Drug & Alcohol Task Force de Tallaght, qui aide les toxicomanes à vaincre leur dépendance. « Au cours d'une série de conversations, il est apparu que les gens ont besoin d'un marqueur physique pour visualiser et tenir en main le chemin qu'ils ont parcouru. » Brognon Rollin a réalisé cinq jetons qui symbolisent des moments de victoire échelonnés dans le temps. Estampillés de figures et de phrases recueillies lors des rencontres, ces jetons sont réellement offerts aux personnes concernées.

Dans une installation vidéo, un magicien local manipule les jetons et met en évidence le jeu de dupe que les drogues instaillent. FC

Feipel-Bechameil à Paris

Jusqu'au 18 juillet, la galerie Zidoun-Bossuyt de Paris expose le duo franco-luxembourgeois Feipel & Bechameil. L'exposition, sous le commissariat de Jean-Marc Dimanche, est intitulée *Déplacer la Lune*. On y retrouve des éléments issus de leur résidence passée l'été dernier à Châteauvert ainsi que des nouvelles pièces,



notamment en céramique. À travers la légèreté de leur art et avec leur nonchalance habituelle, les artistes s'inquiètent pour la nature, et la place de l'humanité. Leurs formes mélangent des oiseaux et des pièces mécaniques, des visages et des nuages, des livres et des mains, des pieds et des étoiles. On peut y lire une

sorte d'archéologie d'un futur idéalisé. FC

Enrico Lunghi à Majorque

Babel Mallorca est un projet situé sur deux sites au sud-est de l'île de Majorque où « l'indépendance des curateurs est au centre du jeu ». Du 12 au 27 juin, Enrico Lunghi en est l'invité. Il propose l'exposition *Me voici*, entre réalités et utopies, où il présente des travaux d'artistes dont il « se sent proche et qui ont nourri [son] imaginaire pendant des années. ». On reconnaîtra en effet dans la

liste les artistes que l'ancien directeur du Casino-Luxembourg et du Mudam a exposé et soutenu au fil des années : Emily Bates, Didier Bay, Stanley Brouwn, Jacques Charlier, Arnaud Cohen, Simone Decker, Wim Delvoye, Jerry Frantz, Sanja Ivekovic, Anne Marie Jugnet, Filip Markiewicz, Jill Mercedes, Antoine Prum, Nedko Solakov, Bert Theis, Luca Vitone. Les œuvres présentées, fragiles ou intimes, questionnent la confusion entre le mensonge et la vérité, la beauté et la laideur, le réel et le virtuel. FC



Après leur vie

IIII Marianne Brausch

Que restera-t-il d'eux ? 32 artistes exposent leur leg. Un voyage orchestré par M + M au Casino-Luxembourg Forum d'art contemporain

My last will... Mes dernières volontés. Un artiste contemporain, plutôt jeune ou dans la pleine force de l'âge, se pose-t-il la question de sa pérennité ? A-t-il déjà pensé à l'œuvre qu'il laissera dans le futur ? La réponse pourrait être simple : « la » peinture, « l' » installation ou « la » vidéo que l'artiste juge la plus marquante sera celle qui restera. Un choix « narcissique », à l'instar d'une société, où l'élan vital d'Éros est outrageusement célébré contre Thanatos. Mais depuis la pandémie, la maladie et la mort, la prise de conscience que la planète Terre est très malade, les conflits armés qui sont revenus aux portes du monde occidental ont leur lanceurs d'alerte, dont les artistes font partie.

My Last Will est donc un manifeste-testament, qui ne se visite pas juste en passant, dans notre confortable culte à la consommation. D'emblée, le nombre de morts sur la planète entière, est égrainé en temps réel sur un écran géant LED dans le hall du centre d'art (Santiago Serra, *Death Counter*). On suppose qu'une partie d'entre eux, avant de disparaître, ont mis leurs dernières volontés sur papier. On pourra consulter celles des 32 artistes, qui constituent une épaisse liasse

de papier aux feuillets scellées, comme cela se fait pour un acte notarié, après l'exposition. L'épais volume (éd. Walther und Franz König) est le catalogue de l'exposition, contenant les intentions de *My Last Will*. Car l'idée, provocatrice même pour des créateurs qui réfléchissent conceptuellement à leur production de M+M (Marc Weis et Martin De Mattia), était de demander à leurs invités, de leur remettre le cahier des charges de l'œuvre caractérisant leur production visuelle pour cette exposition.

On peut en consulter trois extraits, au premier étage du Casino, dans l'espace central, comme si nous visiteurs, étions des chercheurs d'un temps après la mort des artistes. Quelles étaient leurs préoccupations ? Ainsi des montages photographiques des jumelles L.A. Raeven, dont le visage unique est pour moitié l'une, moitié l'autre. Unique, l'une le sera seulement après le décès de la première et c'est ainsi que pour l'exposition, elles ont créé la poupée robot *Annelies*, qui restera son ersatz consolateur ...

Mais commençons par le début et visitons ce « musée imaginaire », où l'on marche sur un tapis

moelleux, jaune pollen, histoire de regarder avec espoir, recul, voire un peu d'humour, un sujet aussi grave. Après tout, le pollen, c'est la vie. L'expression populaire ne dit-elle pas « manger les pissenlits par les racines » ? C'est ce que l'on voit, au premier coup d'œil dès que l'on a grimpé les dernières marches de l'escalier : une chaussure noire où pousse de la verdure. Nous ne serions pas à notre époque, si la signification de l'œuvre d'Iván Argote était aussi simple. Ses *Wild Flowers : A Foot* font partie des œuvres politiques de l'exposition. Les peuples autochtones y reprennent leurs droits, les statues des colonisateurs sont déboulonnées et la végétation envahit leurs débris.

L'inversion est du même ordre dans la vidéo de Renzo Martens (qui représente les Pays-Bas à la Biennale de Venise), *White Cube*. Le Cercle d'Art des Travailleurs de Plantation Congolaise (CAT-PC) y réalise des sculptures en argile extraite des rivières locales et reproduites aux Pays-Bas grâce au procédé 3D, en cacao et huile de palme, des produits autrefois exploités au Congo et exportés par les colonisateurs. On notera au passage l'ironie du titre *White Cube* et la lucidité de l'artiste : le contexte colonialiste ne peut être neutralisé vu la forme des statuette même végétales, qui ne peuvent donc être soustraites à l'héritage colonial...

Les peintures, au sens classique du tableau sont plutôt rares dans l'exposition par rapport à l'usage des nouvelles technologies. Mais, on appréciera la puissance de la grande peinture *Cosmic Player* de Portia Zvavahera (Zimbabwe) où deux personnages en union mystique, motifs de ses rêves, flottent dans un environnement ornemental dans la tradition du pochoir de son pays. Il y a d'autres expressions (dessinées), de l'ordre du récit personnel : on citera rapidement le story

board d'Agnieszka Polska *My Last Will* ou de Marcel Dzama, *D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent ?*, citant l'épithaphe sur la tombe de Marcel Duchamp...

Le Casino, qui présente cette exposition en partenariat avec la Kunstsammlung Chemnitz, – cinq œuvres originales s'ajoutent ici – renoue avec l'ambition originelle d'être un espace de recherche pour l'art contemporain. L'humour n'est pas absent pour autant. Ainsi du selfie de l'artiste suisse Olaf Breuning, dont l'auto-portrait s'efface pour ne laisser à la fin que l'emoji « pouce ». Histoire de dire « mission accomplie ». D'Eric Van Lieshout, c'est l'œuvre même qui dans *The Inheritance* disparaît, par la faute de son père, lequel, dans un moment de générosité dans sa démence, a offert les œuvres de son fils à ses amis.

Ces instants de répit sont nécessaires étant donnée la thématique elle-même voire l'atmosphère parfois oppressante. Comme dans la vidéo du collectif MASEBO, qui semble nous dire « voila ce qui vous attend ». La peau ridée de leurs mères, qui couvre une vie de labeur, est projetée sur grand écran dans une salle de cinéma. On écouterait aussi l'épithaphe des simples initiales B.B. qui cachent à l'opposé l'œuvre vénéré de Berthold Brecht (Simon Wachsmuth, *Epitaphe, Ausgeführte und Ausständige*). C'est « la » signification poétique et merveilleuse de la création humaine que célèbre également la carte du monde tatouée à même le dos d'un homme sur la photographie de Cément Cogitore, *Zodiac*.

« Inspirée d'une gravure sur bois d'Albrecht Dürer, l'artiste entremêle de manière indissociable des motifs de l'Antiquité à nos jours. L'histoire de l'image est marquée par une suite ininterrom-



Jessica Theis

Vue de l'exposition

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Die Freien und die Fröhlichen

III Michèle Thoma

Es ist so ein schöner Maiabend, es regnet nicht mal, das Wiener Rathaus schillert in diversesten Farben und alle möglichen Geräusche sind ausgebrochen und viele, sehr, sehr viele sind gekommen. Immerhin wird *Die freie Republik Wien* ausgerufen, im Rahmen der *Wiener Festspielwochen*, wie das auf langweilig heißt. Plakate zieren die Stadt, auf denen Augenpaare aus lustig bunten Sturmhauben, wie man sie auf alternativen Kaffeekränzchen strickt, lugen oder auf denen bunte Sturmhaubenträger*innen einander küssen. Das finden nicht alle wirklich passend, aber zum wirklichen Schockiertsein reicht es auch nicht. Die Zeiten, in denen motivierte Landwirte die gottlose Landeshauptstadt heimsuchten um ihre Mistfuhren vor dem Burgtheater zu deponieren, weil dort *Heldenplatz* von Thomas Bernhard gespielt wurde und sie dieses Spielen ernst nahmen, sind passé. Kunst, gähn, darflängst alles! Auch wenn die Rechte noch so pseudo-hyperventiliert.

Der wundersame Intendant Milo Rau ist aus der Schweiz gekommen und wird *Die freie Republik Wien* ausrufen, und viele sind herbeigeströmt um mitzumischen. An der schönen neuen Welt, dem „leidenschaftlichen Welttheater“. Künstler/innen, Intellektuelle, Aktivist/innen aller Arten, sogar, und darauf ist die Freie Republik besonders stolz, demokratisch auserwähltes Volk. Und schon gibt es einen Rat der Republik, der Stadt,

Land, Europa, Welt repräsentiert, mehr geht wirklich nicht. Zuständig für die Verfassung der Freien Republik Wien ist der Rat auch noch und um die Geschworenen für die Wiener Prozesse, die die großen aktuellen Themen verhandeln, auf offener Bühne, muss er sich ebenfalls kümmern, Revolution ist eben ein Stress.

Aber jetzt wird erst einmal gefeiert, auf der Bühne und den Videoleinwänden und im VIP-Bereich mit den Top-Revolutionär/innen und den Multiplikator/innen und dem Gratissuff. Bipolar Feminin tobt sich aus und Pussy Riot und andere Vielgeliebte, und eine Pussy-Riot-Sängerin sagt Herzergreifendes, während auf dem aufs Rathaus projizierten Bild schwarze Tränen über ihr weißes Gesicht rinnen. Kapitänin Carola Rackete, die einst aus Seenot gerettete Flüchtlinge illegal übers Mittelmeer schipperte, spricht zu uns und Königin Sibylle Berg erscheint und Kim de l'Horizon betört und Video-Botschaften werden übermittelt von Landbesetzer/innen aus dem Amazonas und sogar von Ihrer Majestät Elfriede Jelinek.

Steht auf, steht auf für Liebe und Versöhnung! Die neu komponierte Hymne der Freien Republik Wien in der niemand zum letzten Gefecht muss, sogar ohne Verdammte dieser Erde kommt sie aus, fegt über den Platz, durch die zynischen, bitteren Herzen der

Alten und die darbenden Herzen der Jungen. Und alles ist so verspielt und so ernst und so schön pathetisch und kitschig, so zum Lachen und Weinen. Aber eben so schön. Den Traum wieder wagen! Die Utopie, die lang verlachte, die nicht mehr gedachte. Plötzlich bäumt sie sich auf, und alles wird groß. Und es gibt wieder Luft zum Atmen und Lust und alle prostern sich zu und sind jung, auch die Alten, und sind in lustigen Grüppchen unterwegs und alle Geschlechter und Hautfarben präsentieren sich wie im Paradies. Nur dass die Farblosen, verglichen mit irgendeinem anderen Platz in der Stadt, doch krass überrepräsentiert sind.

Und dann sehe ich ihn. Er ist auch jung. Er ist klein, und er steht über einen Rollator gebeugt. Hinter einer hochgewachsenen Schriftstellerin, die den ganzen Abend strahlt und ausstrahlt wie aufgeladen von einem hochpotenten Akku, neben einem von ihr angestrahlten ebenfalls hochgewachsenen Mann. Der junge Mann reckt den Kopf, legt den Kopf in den Nacken, um etwas zu erhaschen, Bilderfetzen von der visuellen Flut auf Bühne und Leinwänden. Er gibt sich Mühe, den Rollator zu manövrieren, nach rechts, nach links, bleibt stecken in der Menge der Fröhlichen und der sich über seinem Kopf Zuprostenden.

Steht auf, steht auf, Für aller Menschen Glück! Irgendwann ist er verschwunden. ●

pue d'héritages et de transmissions », nous est-il expliqué. C'est également le cas de la série de photographies des lunettes de Ernst Bloch, Beethoven, Schlegel, par Ricarda Roggan. Les verres d'*Apokryphen*, venus du passé semblent nous regarder. Quel est leur héritage, qu'en savons-nous ? Mémoire, oubli, éternel retour au commencement, dans le geste même : Su Mei-Tse (*Shaping*, vidéo), façonne un pot de terre glaise sur un tour de potier. La matière devient vase mais s'affaisse dès que les mains se relâchent. Tout n'est qu'une succession d'instantanés présents.

En redescendant au rez-de-chaussée, on pourra se reposer et méditer – est-ce se faire pardonner ? – sur l'avenir que laisseront les blessures que nous avons infligées à la terre, dans le caveau (le terme exact employé n'est pas pour rien « chapelle » funéraire). Sauf que la salle, insonorisée, est orientée vers un site de stockage de déchets nucléaires en Finlande. L'objet culturel a beau avoir un aspect esthétique réussi, il est fait de cuvettes de WC empilées.

My Last Will est à visiter avec toute l'attention que méritent les arts visuels dans leur expression contemporaine et l'utilisation des techniques et technologies pointues d'aujourd'hui. On conseille de télécharger les textes explicatifs sur chaque artiste. QR codes, vidéos et pièces sonores ont la part belle dans *My Last Will*. Les suivre assurent une meilleure compréhension des œuvres. ●

My Last Will curaté par M + M (Marc Weis et Martin De Mattia), est à voir jusqu'au 8 septembre prochain au Casino-Luxembourg Forum d'Art Contemporain

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Un d'Tutebattie vun der Nato

III Jacques Drescher



Ganz laang scho leien se am Sträit,
Déi Stämm, déi engem Stamm entsprongen.
Gewanne kann dobäi keng Säit;
Dat Lidd gouf fréier scho gesongen.

Haalt op, loosst se a Rou, dir Déif!
Dir kennt se net, an net d'Probleemer.
Hutt dir den Herrgott mat der Zéif?
Ass net Europa schonn am Eemer?

Dir kennt de Kreml net, net Kyiv.
Schéckt dir herno emstand Zaldoten?
Sidd dir verréckt, wat ass d'Motiv?
Firwat dee blannen Haass, Idioten!

Probéiert! Mee kommt net kräischen.
Ka Russland sech net mat iech miessen?
Et ass Plaz do fir är Lächchen.
Wéi konnt de Weltkrich dir vergiessen?

(Fräi nom Alexander Puschkin)

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 11.06.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot revêtement de sol, réf. B13-2.

Description : – L'exécution des travaux de revêtement de sol d'un immeuble résidentiel à esch-sur-Alzette.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401079

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 28.05.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot menuiserie intérieure, réf. KE2-17.

Description : – L'exécution des travaux de menuiserie intérieure de 23 maisons unifamiliales à Olm.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu : 2400938

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 19.06.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot revêtement de sol, réf. KE2-16.

Description : – L'exécution des travaux de revêtement de sol de 3 immeubles résidentiels à Olm.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu : 2400946



Administration communale de Mertert

Avis de marché

Procédure : 13 européenne négociée
Type de marché : Services

Date limite de remise des plis : 01.07.2024 10.00 heures

Lieu : Administration communale de Mertert 1-3, Grand-rue L-6630 Wasserbillig via le Portail des marchés publics

Intitulé : Appel à candidatures d'Architecte et d'Urbaniste relatif au réaménagement du campus de Wasserbillig avec un hall omnisports, un centre culturel et une maison relais & école.

Description : – Le début des travaux est prévu pour mi-2026 La durée des travaux est approximativement de 48 mois.

Critères de sélection : a) Un chiffre d'affaires (CA) annuel moyen sur les trois derniers exercices fiscaux de minimum 1000 000,00 euros ; b) Un effectif annuel (EA) moyen du candidat pendant les trois derniers exercices d'au minimum 10 personnes ; c) Un projet de référence d'envergure similaire réalisé par le candidat avec les caractéristiques suivantes : – Projet d'envergure avec un coût de construction hors honoraires et hors TVA supérieur à 10 millions euros ; – Projet mis en exploitation

dans les 10 dernières années, accompagné d'un certificat de bonne exécution. Voir détail dans le règlement.

Conditions d'obtention du dossier : Pour être considérés comme candidats à l'exécution du présent marché, les Opérateurs économiques doivent préalablement s'inscrire comme tels sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu). Le dossier de soumission et ses annexes sont ensuite à télécharger sur ledit site. Il ne sera pas procédé à des envois de bordereaux papier.

Réception des plis : Les offres conformes à la législation et réglementation en vigueur sont à remettre exclusivement via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu) avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture. Des offres remises sur support papier ne seront pas pris en considération.

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401180

Le collège des Bourgmestre et échevins
Monsieur Jérôme Laurent, le Bourgmestre
Monsieur Jos Schummer, 1^{er} échevin
Monsieur Lucien Bechtold, 2^{ème} échevin

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 02.07.2024 10.00 heures

Intitulé : Travaux de remplacement de l'installation de production d'eau chaude et des conduites d'alimentation des douches à exécuter dans l'intérêt de l'International School of Luxembourg – Hall des sports.

Description : – Déconstruction de la production d'eau chaude existante ainsi que la tuyauterie ; – Nouvelle tuyauterie en acier inoxydable ; – 3 modules de production d'eau chaude sanitaire et 3 réservoirs tampons ; – 64 panneaux de douche apparents.

La durée des travaux est de 200 jours ouvrables, à débiter le 1^{er} trimestre 2025. Les travaux sont

adjugés à prix unitaires.

Conditions d'obtention du dossier : Les documents de soumission peuvent être retirés via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis : Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401166



Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 02.07.2024 10.00 heures

Intitulé : Soumission relative aux travaux de peinture à exécuter dans l'intérêt de la maintenance de la Maison des Sciences humaines à Esch-Belval.

Description : – Travaux de peinture et diverses rénovations.

Critères de sélection : Les conditions de participation sont précisées dans les documents de soumission.

Conditions d'obtention du dossier : Dossier de soumission à télécharger gratuitement sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis : La remise électronique des offres sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu) est obligatoire pour cette soumission conformément à la législation et à la réglementation sur les marchés publics avant les date et heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401194

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 18.06.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot chapes, réf. ER1-1.

Description : – L'exécution des travaux de chapes de 3 immeubles résidentiels à Erpeldange-sur-Sûre.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401155

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 25.06.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot gros-œuvre fermé.

Description : – L'exécution des travaux de gros-oeuvre fermé de 17 maisons unifamiliales à Olm.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu : 2401153

d'Lëtzebuurger Land

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C. B 19029, N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (48 57 57-1; land@land.lu). **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), **Luc Laboulle** (48 57 57-28; llaboulle@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48 57 57 35; smajerus@land.lu), **Sarah Pepin** (48 57 57 36; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (48 57 57-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (48 57 57-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Letzebuurger Land **Instagram** letzebuurger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

FILMS MADE IN LUXEMBOURG

Le vieil homme au milieu de la mer

IIII Pablo Chimienti

Nouvelle coproduction des Studios 352 et Mélusine productions, *Le Royaume de Kensuké* de Neil Boyle et Kirk Hendry arrive en salle le 5 juin. Un long-métrage en animation traditionnelle de toute beauté, pertinent et émouvant

Les parents de Michael ont décidé de tout laisser derrière eux pour partir faire le tour du monde en voilier. Tout à l'exception de leurs enfants – Sue, l'adolescente, et Michael, onze ans. On ne saura pas vraiment qui a poussé cette famille à prendre une décision aussi drastique. Et peu importe.

On sait, en revanche, que parmi le « tout » ce qu'ils ont laissé derrière eux, il y a aussi Stella, leur chienne ; car « un bateau n'est pas un lieu pour un chien », selon les parents. Une décision qui ne convainc pas le benjamin de la famille. Au point qu'il a réussi à embarquer secrètement son amie à quatre pattes dans la cale du bateau familial et qu'il parvient à chiper discrètement de la nourriture dans les réserves pour la donner au quadrupède.

La vie à bord n'est pas de tout repos, pas toujours amusante non plus : il faut nettoyer le pont, ranger, aider le capitaine – qu'il s'agisse de maman ou de papa – et être constamment accroché à une ligne de vie. Pour occuper le pré-ado, les parents lui offrent un journal de bord que Michael remplira au fur et à mesure grâce à ses talents de dessinateur. Mais, quand un soir de tempête, Michael décide de quitter la cabine pour aller retrouver Stella à l'autre bout du bateau, tout bascule. Il suffira, en effet, d'une vague un peu plus forte que les autres pour que l'enfant et le chien passent par-dessus bord.

Fondu au noir. Cela ne peut pas être la fin d'un court-métrage sur l'importance d'obéir à ses parents. Retrouvera-t-on Michael et Stella dans un univers post-mortem ? Dans un univers onirique ? Non, *Le Royaume de Kensuké* est un film d'aventure, pas de fantasy.

Miraculeusement l'enfant et l'animal vont se retrouver tous deux sur une plage déserte entourée de falaises infranchissables et d'une végétation impénétrable. Étonnamment, tous les matins, ils retrouvent quelques tranches de poisson et un grand bol d'eau à leurs côtés. Un homme mystérieux, discret et taiseux veille sur eux dans l'ombre. On apprendra plus tard qu'il s'agit de Kensuké, un ancien soldat japonais qui finit par se montrer et par prendre Michael sous son aile.

Malgré la méfiance et l'incompréhension des débuts – l'homme ne parle que le japonais tandis que le grand enfant ne peut s'exprimer qu'en anglais – une relation quasi filiale naîtra peu à peu entre eux. Michael découvrira alors le « royaume » personnel que Kensuké s'est créé sur cette île à la nature bien plus luxuriante qu'on pouvait le croire depuis la plage. Et si la communication demeure complexe, l'un et l'autre finiront par s'approprier de la même manière que Kensuké a fini par apprivoiser la nature et les animaux de l'île. Apprivoiser, mais soumettre, puisque Kensuké vit dans le respect absolu de la faune et de la flore autochtone et tout particulièrement de la famille d'orangs-outans qui vit là paisiblement.



Un décor splendide pour ce bijou d'animation 2D

Un royaume qui ressemble en tout point à un petit paradis. Un Éden solitaire à sauvegarder à tout prix, surtout contre les braconniers qui viennent régulièrement faire le plein d'animaux sauvages à revendre à prix d'or.

Pour le spectateur, le film passe alors d'un univers à la Robinson Crusoe, à un univers à la Tarzan. L'ensemble reste familial, malgré quelques moments qui peuvent faire un peu peur aux plus petits, et extrêmement bien ficelé. Tiré du roman homonyme du Britannique Michael Morpurgo, spécialiste des récits jeunesse mêlant des humains et des animaux à des histoires d'une grande puissance émotionnelle, ce *Royaume de Kensuké* est un bijou d'animation 2D coproduit par les luxembourgeois de Mélusine Productions.

Un film avec une grande charge émotionnelle sur l'importance de prendre soin les uns des autres, des animaux et de la nature. Un film avec peu de paroles mais qui parvient à transmettre les émotions, les relations, les sentiments... à travers des regards et des mouvements, mais surtout à travers les images – splendides – et les sons – qui apportent une grande touche de réalisme.

Certains pourront reprocher à ce *Royaume de Kensuké* une utilisation excessive de violons dans la musique, ou trouver peu réaliste le fait que Michael ait réussi à cacher à sa famille la présence à bord de leur chienne Stella ; peu importe ! Pendant un peu moins d'1h20, le film emporte, fascine, émeut. Le récit est intelligent – avec ces flash-back narrants la vie de Kensuké pendant la seconde guerre mondiale – et les deux metteurs en scène : Kirk Hendry (*Junk*) et Neil Boyle (*The Last belle, Made Up*) – qui signent là leur première réalisation de long métrage – ont su trouver le bon rythme, le bon ton et un style graphique varié, expressif et réussi, avec un dessin traditionnel pour les personnages – humains, chien, animaux sauvages... – et des décors mêlant dessin, photos et éléments 3D qui donnent au film à la fois une impression de conte et de grand réalisme.

C'est beau, c'est émouvant, c'est intelligent. Un film, à recommander de 7 à 77 ans ; voire au-delà. ●

M E I N U N G

BRIEF AN DIE REDAKTION

Von falschen Patrioten

Lieber Henning Marmulla,

Meinungen sind keine Fakten. Wenn Sie Serge Tonnar mit Äußerungen, die als Fakten dargestellt werden, in eine extremistische Ecke drücken möchten, würde dieser es sehr schätzen, wenn Ihre Behauptungen wenigstens stimmen würden. Sie schreiben nämlich im *Lëtzeburger Land* vom 17.5.2024 diese Zeilen:

Diese identitätspolitische Haltung, die nichts mit europäischen oder ESC-Werten zu tun hat, konnten wir auch nach dem Sieg Talis, die Luxemburg das erste Mal seit einer 31-jährigen Pause mit dem Song „Fighter“ in Malmö vertrat, beobachten, als Serge Tonnar sich nach ihrem Sieg im luxemburgischen Vor-

entscheid auf Facebook darüber beschwerte, dass kein einziger der acht Kandidaten mit einem Lied „in unserer Muttersprache“ angetreten und dass der Siegersong gar von einem internationalen Team geschrieben worden sei (beides ist gängige Praxis beim ESC). Was Tonnar und andere identitätsbewegte Aktivisten von links wie von rechts nicht verstehen: Der ESC ist radikal anti-identitär sowie postnational.

Bleiben wir doch bei den Fakten: Serge Tonnar, den ich ziemlich gut kenne, hat wohl eine Aussage zum ESC gemacht. Das war aber VOR dem Entscheid über die Siegerin Tali, die er übrigens auch mit keinem Wort je kritisiert hat. Seine Kritik galt dem hypokritischen

Prozess von diesem fürchterlichsten TV-Ereignis des Jahres. Dass die Realität von Luxemburg weder im Künstler noch im Text noch in der Musik zu finden ist, dass Musiker und Autoren von hier disqualifiziert und gegeneinander ausgespielt werden, um schlussendlich über Bord geworfen zu werden, das ist die Essenz der Kritik von Serge Tonnar. Ist er jetzt, weil er in diesem Kontext auch die Muttersprache erwähnt hat, ein „identitätsbewegter Aktivist von links“? Oder gar von rechts? Was bedeutet das überhaupt?

Es reicht in Luxemburg leider schon, wenn Künstler sich mit Identität nur beschäftigen, um von Intellektuellen als Extremisten abgestempelt zu werden. So sollen sie wohl diskre-

ditiert oder mundtot gemacht werden. Diese Methoden sind bedauernd, denn damit überlässt man am Ende den wahren Nationalisten diese Themen, was einer der Hauptgründe ihrer wachsenden Popularität ist.

Erlauben Sie, dass ich abschließe mit einem Zitat von Serge Tonnar selbst, sozusagen aus erster Hand:

Mir hunn déi falsch Patrioten, déi awer richtig Idioten sinn / Deenen als Kanner schoonn de fräie Geescht entgaangen ass / Si hunn awer de Monopol vun der Diskussioun iwwert eise Identitéit / Well déi intellektuell sech schommen dat Wuert an de Mond ze huelen. ●

SERGE TONNAR

M E I N U N G

S

T

|

L

L’habit fait la célébrité

IIII Mylène Carrière



Vicky Krieps en robe Chanel de 2019

Chanel

land

31.05.2024

monté les marches en robe Jean-Paul Gaultier noire et blanche à la doublure verte. Une fois associé au tapis rouge, l’habit révélait les couleurs du drapeau palestinien. Subtil !

Au-delà de la tradition de « bien s’habiller » pour les galas et autres festivals, beaucoup de mythes entourent le *dress code* des montées de marches. À Cannes, on a entendu que les femmes devaient encore porter obligatoirement des robes et des talons, rumeur démentie depuis par les organisateurs du festival. Il est bien indiqué un code vestimentaire selon l’heure de la foulée du tapis rouge, le smoking est obligatoire pour les hommes, et la tenue de gala pour les femmes pour la fameuse montée du soir. Pour les autres horaires, seule une « tenue correcte » est exigée. Pourtant toutes les maisons de couture, appartenant souvent à des groupes partenaires des événements, mettent tout ce qu’ils ont sur la table. Car derrière l’habit il y a bien plus qu’un étendard de communication pour les marques, il est devenu un révélateur de célébrité. Dans un monde sans internet et sans influenceurs, les célébrités (entendons les professionnels du secteur du divertissement) n’étaient pas soumis à une telle pression des marques, publicistes. Ils étaient des célébrités tout le temps, en faisant leurs courses et en montant les marches.

Dès les années 1930 et la création de costumes pour les films, les marques ont compris l’influence énorme du cinéma dans la vie quotidienne. Toutes les femmes voulaient porter les mêmes robes, marcher de la même manière, parler comme leurs actrices fétiches. Pendant longtemps, ces actrices et acteurs portaient les mêmes robes et costumes dans leurs vie de tous les jours et aux événements mondains. La célébrité était un statut social qui se remarquait en un coup d’œil à la ville comme à la scène. Aujourd’hui, être une célébrité est une autre histoire. Et surtout la diversification de la création rend quelque peu complexe pour une Wonder Women ou un Wolverine de porter le costume dans la vie de tous les jours, bien que cela ne passerait définitivement pas inaperçu ! Porter les marques de luxe dans la vie quotidienne est devenu l’apanage des influenceurs plus que des célébrités, que l’on voit sans complexe portant un jogging bas prix et une paire de tongs dans leur quotidien. On a peu de preuves d’un Clark Gable ou une Audrey Hepburn vus portant le hoodie et les baskets cependant. L’habit de lumière n’a jamais aussi bien porté son nom aujourd’hui et devient, pour quelques instants, révélateur au monde de la véritable star. L’habit n’a jamais aussi bien fait le moine qu’aujourd’hui, sur un tapis rouge. ●

On connaît tous l’adage « l’habit ne fait pas le moine ». Il veut dire qu’il ne faut pas se fier aux apparences ou que ce l’on porte ne définit en rien qui nous sommes ou ce que nous faisons. On passera l’analyse d’une expression qui semble bien souvent incorrecte dans la société actuelle, l’habit devenant une arme de distinction et d’appartenance à un groupe, une mode, un niveau social. En cette période de clôture du plus grand festival de cinéma (et de mode), le festival de Cannes, et quelques semaines après le fameux Met Gala – comprendre le gala du Metropolitan Museum of Art à New York, une soirée philanthropique avec un défilé extravagant de vedettes –, il est temps de décrypter cette folie qui pique tout le gratin pour cette surenchère jusqu’à l’excès d’afficher ses appareils.

Que ce soit sur les marches du Met Gala ou celles du festival de Cannes, les représentants de l’industrie du divertissement se tirent la bourre à coups de tenues et bijoux les plus fantasques, les plus tape-à-l’œil, les plus incroyables. Qui choisit ? Qui prête ? Et surtout qu’est-ce que cela veut dire ? Tentons de décoder ce qui se cache sous les robes et costumes qui foulent les tapis rouges. On se souvient de l’effet surprise, relayé dans les médias du monde entier, de l’actrice Blake Lively en 2022 avec sa robe Versace qui s’est transformée sous les yeux du public, passant du cuivre scintillant au turquoise non moins brillant. Versace, Chanel, Dior, Armani, Balmain, Balenciaga... Toutes les maisons de couture se prêtent au jeu de la surenchère. Si certaines pièces sont créées spécifiquement pour l’évènement, d’autres sont issues de leurs collections actuelles ou passées, comme nous avons pu observer sur les épaules de l’actrice Vicky Krieps lors du dernier festival de Cannes où elle portait une robe Chanel de 2019. Encore plus vintage : Naomi Campbell a débarqué sur le tapis rouge dans une robe, également Chanel de l’automne-hiver 1996... dans laquelle elle avait elle-même défilé. Histoire de montrer que la top model n’avait pas pris un gramme, ni rien perdu de son aura. Il y aussi celles qui n’attendent pas les créateurs et marques pour se procurer ce moment de grâce, à l’image de Kim Kardashian qui avait choisi elle-même la non moins célèbre robe portée par Marilyn Monroe pour monter les marches du Met Gala en 2022. Choix très discuté pour les dommages permanents que cela a coûté à cette pièce de musée.

Début mai, les réseaux sociaux avait critiqué l’insouciance des stars du Met Gala face à l’actualité préoccupante. Certaines se rattrapent à Cannes comme Cate Blanchett qui a

L’APPEL

Sauver le Barnum

La scène drag queen connaît enfin une certaine reconnaissance au Luxembourg, avec des personnalités comme Séraphine Mirage /Tatta



Tom, Thalia, Medusa Venom et bien sûr Madame Yoko. Sa participation à la deuxième saison du show *Drag Race Belgique* a braqué les projecteurs sur celle qu’on surnomme la « Luxo Démente » ainsi que son restaurant et cabaret de Redange-sur-Attert, le Barnum (photo : fc). Cette notoriété ne suffit pourtant pas à faire vire l’établissement ouvert en 2019 avec son mari Alex Goedert. Les voilà contraints de lancer un appel à l’aide sur les réseaux sociaux. Ian Lejeune, qui est derrière le personnage de Madame

Yoko, explique : « Nous sommes en phase terminale... Tous nos efforts de vous faire rêver et de projets futurs vont partir en fumée. Mais nous savons que vous ne souhaitez pas voir le Barnum lâcher son dernier souffle... » Malgré la qualité des spectacles, le niveau des invitées et la sympathie de l’accueil, les difficultés se sont accumulées (Covid, flambée des prix de l’énergie, des marchandises, des frais généraux) et les comptes sont dans le rouge. Pour sauver le Barnum, un appel aux dons a été lancé sur la plateforme *Whydonate*.

Madame Yoko a besoin de 65 000 euros pour repartir du bon pied. Ce jeudi, le compteur atteignait 11 000 euros. FC

D A S W O R T

Staark

„Grad an desen Zäite brauch Lëtzebuerg eng staark Stëmm an Europa“, verkündet CSV-Spitzenkandidat Christoph Hansen in dem CSV-Wahlwerbespot. „Deng Stëmm fir ee staarkt #EuropaHäerz“, lautet der Aufmacherslogan in

LSAP-Spots, denn „Europa braucht ein starkes Herz“, wie ein weiteres Wahlmotto der Sozialisten behauptet. Die DP wirbt auf Plakaten mit dem Spruch „Europa. Stärken was uns schützt“. Und die ADR meint, sie stehe „fir ee staarkt Lëtzebuerg an Europa“. In den sozialen Medien veranstaltet die CSV ein starkes Karusell: „den Bildungsstandort Europa stärken“, „die europäische Mittelschicht stärken“, „ee staarkt Europa fir eng staark Wäertemuecht“. Auch die LSAP ist auf *Facebook* „für ein starkes und soziales Europa“ und Danielle Filbig sei eine „starke junge Stimme für Europa“. Der

grüne Kandidat Fabricio Costa erklärt ebenfalls „firwat mir eng staark gréng Stëmm an Europa brauchen“. Spitzenkandidat Joe Thein von déi Konservativ habe im Fernsehen einen „starken Speech“ gehalten, lobt ihn die Partei in den sozialen Medien. Man beobachtet: Die Sätze, die das Adjektiv stark enthalten, sind es nicht zwangsläufig auch. SM

